

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR L'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique EXCEL-PARIS

L'ACCOLADE DU CHEF DE L'ÉTAT



Pendant le voyage qu'il vient de faire dans la région lyonnaise, M. Poincaré (1), accompagné de M. Albert Thomas (2), sous-secrétaire d'Etat des Munitions, s'est rendu à l'Hôtel-Dieu, où il a remis à une poignée de braves blessés, réunis dans la cour d'honneur, des récompenses bien méritées.

Page 3 : NOTRE ENQUETE A VAR-SOVIE, par notre envoyé spécial MAURICE STRAUSS.

Page 6 : M. Poincaré décore des blessés à Lyon.

Page 7 : Après la bataille.

Page 9 : Echos de Belgique, par PIERRE NOTHOMB.

RACES

Les présidents de République, même au-dehors de la France, ont parfois l'occasion de dire des choses utiles. Le président de la Confédération suisse n'a pas laissé passer l'occasion. On sait de reste que les présidents de la Confédération suisse sont des hommes sages et qui ne s'en font pas accroire. Ils sont les gardiens vigilants de l'indépendance de leur pays et ils considèrent le monde avec une certaine philosophie. Il en est ainsi du président actuel, M. Motta, qui ne manque pas à une si bonne habitude. On fêtait le centenaire de la fondation d'une *Société helvétique des sciences naturelles*, et on ne le fêtait pas sans lui. Il le présidait puisque c'est sa fonction. Il y parlait parce que les présidents ont coutume de parler lorsqu'ils président et de présider lorsqu'ils parlent.

L'essentiel est qu'il n'ait point parlé pour ne rien dire. Et de ses paroles, en effet, une leçon, une bonne leçon se dégage.

M. Motta n'admet pas la théorie des races supérieures. Ou plutôt, car il est conciliant, il veut bien qu'il y ait en Europe des races supérieures, mais non pas qu'il y ait des races inférieures. Ça, c'est gentil. Le plus curieux de l'aventure est que M. Motta a parfaitement raison. Méditons ses propos présidentiels. « Toutes les races, prononce ce sage qui est homme d'Etat, toutes les races doivent contribuer à enrichir le trésor commun. Chaque race a ses vertus et ses faiblesses. Aucune race ne tient de la nature le droit de gouverner le monde. Opposer les races les unes aux autres est une atteinte au christianisme et à la civilisation. » Voilà déterminé le droit et le devoir des races.

Il était temps.

Il était temps parce que les races sont déplorablement prétentieuses. Et il leur arrive d'invoquer leur droit plus volontiers que leur devoir. La question des races est une de celles dont on a parlé avec le plus d'indiscrétion dans les milieux savants et dans les milieux ignorants qui, parfois, se confondent les uns les autres. Nous fûmes obsédés souvent par ces discussions âpres et dérisoires. Quelques lourdauds, pour secouer l'obsession, prétendirent alors que les races n'existaient pas, qu'elles n'étaient qu'une invention chimérique de fantaisistes exaspérés. Leur paradoxe tomba entraîné par son propre poids. Hélas! les races existent, et il en est qui sont fort impertinentes et bien ennuyeuses.

Elles sont composites, elles sont mélangées, elles sont hétéroclites, elles sont hétérogènes, elles sont disparates, elles sont tout ce que vous voudrez qu'elles soient. Mais elles existent. Elles existent. Et vous ne ferez croire à aucune personne raisonnable que les Germains soient précisément de même race que les Français dont, au surplus, on ne saurait définir exactement quelles races les forment et dans quelle mesure chacune de ces races concourt à les former. Elles existent, et le pis c'est qu'elles se montrent plus fières de leurs défauts que de leurs qualités et qu'elles veulent s'imposer surtout par leur monstrueuse présomption.

La race qui fait les Allemands ou les races dont les Allemands sont constituées dépassent en présomption et, par conséquent, en monstruosité tout ce qu'on peut imaginer. Elles se croient réellement supérieures, et elles ne tolèrent pas de plaisanterie sur cette supériorité. Elles sont persuadées que la domination du monde doit leur appartenir. Elles sont convaincues qu'elles ont été désignées de toute éternité par leurs incomparables qualités pour la souveraineté universelle. Et cette folie orgueilleuse fait le malheur de notre époque. Voilà un beau commencement. En vérité, ce commencement suffit et nous n'irons pas plus loin, s'il vous plaît. Et puisque l'idée de la supériorité d'une race nous mène à de telles catastrophes, grand merci, c'est là une idée que nous n'acceptons point.

Non, nous n'acceptons pas l'idée de la supériorité d'une race, nous acceptons, avec le président suisse qui en gouverne plusieurs, l'idée de la supériorité de toutes les races. Cette idée, bien examiner, doit être moins dangereuse.

Et nous pensons que la supériorité des races se calcule d'après les bienfaits qu'elles ont répandus sur la terre, d'après les richesses, comme dit excellemment le président, qu'elles ont versées dans le trésor commun... Et nous professons que, entre toutes les races supérieures, il y en a une qui est spécialement supérieure, si j'ose dire, celle qui fait le plus de bien à l'humanité et qui ne s'en vante pas... Mais cette race, la connaissez-vous ? Moi pas. Les femmes sont plus vaniteuses que les hommes, les races sont plus vaniteuses que toutes les femmes et que tous les hommes réunis. Elles commencent par se vanter éperdument du bien qu'elles font à l'humanité : après quoi, ce bien elles ne songent pas toujours à le faire.

J. Ernest-Charles.

En attendant...

On ne s'aperçoit jamais que de ce qui va mal

Proclamons une vérité fondamentale : on ne s'aperçoit jamais que de ce qui va mal.

Rien de plus évident, si vous voulez bien prendre la peine d'y réfléchir une toute petite minute; la santé n'est rien autre chose que l'état d'équilibre des corps organisés : on ne peut s'apercevoir de son propre équilibre. Si on s'en apercevait, si on en avait conscience, c'est que cet équilibre serait instable, c'est qu'on aurait de la peine à le maintenir. Et aussi la seule preuve que vous possédez d'avoir un bon estomac, c'est que vous ne sentez pas votre estomac. Vous ne le sentez que s'il fonctionne mal.

C'est une réflexion que les Français, peuple assez enclin à la critique, devraient avoir perpétuellement à l'esprit. Ce serait une cure préventive contre le découragement : « Je ne m'aperçois pas de cela, et de ceci, et encore de cela. Personne ne m'en parle. C'est donc que, de ce côté, ça va bien. »

Et l'on constate alors que le nombre des choses qui vont bien, puisqu'on ne les « sent » pas, est infiniment supérieur au nombre des choses qui ne vont pas, puisqu'on les sent ! On constate aussi un autre phénomène. On se dit tout à coup : « Tiens ! voilà une question dont tout le monde parlait il y a six mois. Que diable est-ce devenu ? » Vous allez aux informations et l'on vous répond : « Attendez donc ! Attendez donc !... Ah ! oui, ça, je me souviens... Mais c'est arrangé ! »

Tout ce qui, dans l'existence des individus ou des peuples, est arrangé, tombe dans l'inconscient. La conscience ne s'éveille, la conscience ne réagit que contre ce qui trouble l'équilibre. Et l'équilibre une fois rétabli, elle oublie.

C'est une bien petite chose qui vient de me faire méditer sur une loi si vaste et si générale. Au début de la guerre il y avait encore des journaux illustrés — un journal illustré plus particulièrement — dont l'imagerie sentait le Boche à vous faire l'effet d'un coup de poing dans la figure. J'en souffrais toutes les semaines. Tandis qu'il m'a fallu un effort de réflexion tout à l'heure pour songer : « Mais je ne souffre plus de ça. Qu'est-ce donc ? »

Il y avait simplement que les bocheries illustrées ont disparu. Ça allait mieux : mais il est si naturel d'aller bien que je ne m'en doutais pas !

Pierre Mille.

Fabrique de munitions incendiée en Allemagne

LAUSANNE. — La fabrique de machines Valentin Waas, à Geisenheim (sur le Rhin), où l'on produisait des munitions, a été entièrement détruite par un incendie. Les dégâts s'élèvent à plusieurs millions de mark.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



TOUT AUGMENTE...

LE COQ. — Madame est bien fière depuis qu'elle a appris que ses œufs sont vendus trois francs la douzaine... (London Mail.)

Echos

HEURES INOUBLIABLES

16 SEPTEMBRE 1914. — La ligne ennemie se modifie selon ce nouveau tracé, du nord de Verdun à Noyon : Stenay, nord de la forêt d'Argonne, Apremont, nord-est de Reims, Berry-au-Bac, Craonne, nord de Soissons, Vic-sur-Aisne et l'Aisne. Les Allemands occupent Valenciennes, mais se font battre en Flandre, entre Ypres et Hazebrouck, par l'armée franco-britannique. La Hollande réitère sa déclaration de neutralité. En Prusse orientale, les Russes accentuent leur mouvement de retraite. Par contre, en Galicie, ils marchent sur Przemyśl en précipitant la défaite austro-allemande. De leur côté, les Serbes, en Bosnie, avancent d'une façon continue. La flotte australienne s'empare de la Nouvelle-Guinée allemande. L'amiral Jellicoe, au nom de la flotte britannique, félicite l'armée française.

Cure pour neurasthénique.

Hasard ou attention ironique du capitaine, mais le soldat D... a été choisi comme allumeur de fusées nocturnes.

Noble emploi qui, de prime abord, n'était pas du tout fait pour déplaire à ce Parisien de la meilleure marque, cotillonneur émérite jusqu'au moment où la neurasthénie en fit un être un peu à part.

La situation de lanceur de fusées nocturnes aurait eu de quoi le distraire un peu, si le lendemain on ne lui avait expliqué qu'il aurait à se tenir, chaque nuit, tout seul, dans le cimetière du village.

Ce cimetière était admirablement situé pour pareille besogne. Le fuséur pouvait s'établir sur telle tombe qu'il lui plairait. Un « homme de liaison » viendrait le prévenir, suivant les besoins. Et voilà comment un neurasthénique invétéré passe son temps, pendant la guerre, isolé, la nuit, dans un cimetière. Il a pris son parti de cette aventure et, dernièrement, le capitaine, qui connaît sa mère, lui écrivait :

« Votre fils fait en ce moment une cure d'air excellente pour ses nerfs... »

Pensions royales (suite).

Nous recevons de La Roche-sur-Yon une lettre d'un lecteur qui ne nous dit pas de taire son nom, mais qui ne nous dit pas de le publier. Elle apporte une suite curieuse à la question des pensions royales, deux fois abordée ici même :

Monsieur, J'ai lu, dans *Excelsior*, un entrefillet intitulé « Les Rentes héréditaires », extrait du journal anglais *The Times*. Le *Veilleur* semblait y donner d'un fait pourtant de tous points exact, avec cette aggravation que la rente payée aux héritiers de la septième génération est de 12.000 francs au lieu de 6.000.

Il y a tantôt trois ans, le Conseil d'Etat fut saisi d'une instance de la dernière héritière qui avait jusque là partagé par moitié avec une autre survivante les 12.000 francs. Cette dernière venait de mourir, et la demanderesse réclamait la totalité de la rente.

Le Conseil d'Etat a accueilli cette demande avec faveur, et a rendu un arrêt conforme aux vœux exprimés.

Ne pensez-vous pas que, devant les formidables charges que la guerre actuelle nous créera vis-à-vis de nos mutilés et des veuves, il ne serait pas logique de reviser la liste des pensions ?

Vous seriez stupéfait si cette liste vous passait sous les yeux ! Veuillez agréer, etc.

Nous serions bien curieux de voir publier cette liste-là.

Sobriquets boches.

Les Allemands, nous dit une de leurs gazettes de l'enseignement, ont inventé des surnoms pour les explosifs et les armes des Français. Hâtons-nous de constater que ces imaginations n'ont rien de très original. Qu'on en juge. Notre 75, c'est le petit Gustave; ses projectiles sont des « lévriers ». La marmite est la couleuvre, la sale bête noire, la truie noire, la caisse à charbon. La balle de notre fusil a été baptisée le haricot, la monche, l'abeille, le moineau. Les ricochets qu'elle fait sont les hannetons. La mitrailleuse : moulin à café, orgue de barbarie, seringue à haricots, machine à hacher la viande, casseuse de cailloux. La grenade à main : orange; et celle qui est hérissée de perçuteurs : le tourteau. Notre obus de 120 porte le nom de grossier Gottlieb (?), et le 155, non moins élégamment, celui de Auguste le Gargouilleux.

La bague.

Lors du dernier raid d'avions allemands sur Paris, un appareil fut atteint par notre tir dans la région de Senlis, et son pilote fut tué. Lorsqu'on releva le corps, presque entièrement carbonisé, on eut ne pouvoir identifier le mort. On y réussit pourtant et l'on apprit qu'il s'agissait là du lieutenant Baillet, fils d'un général wurtembergeois. Sous les débris de l'appareil fut ramassée une bague en or, actuellement entre les mains de M. Jorrot, procureur de la République à Senlis. Ce bijou sera retourné à la famille.

Tribunaux comiques.

Le président au témoin. — Je viens d'entendre votre déposition, mais je dois vous poser une question. Dites-vous bien exactement la vérité ? N'y a-t-il pas en quelqu'un qui ait essayé de vous faire dire autre chose ?

— Je ne comprends pas.

— Si... quelqu'un qui ait tenté de faire pression sur vous pour vous empêcher de dire ce que vous venez de me dire ?

— Ah ! oui.

— Et qui est-ce ?

— Vous-même, mon président, depuis dix minutes.

E VEILLEUR.

LE LYRISME AMBULANCIER

C'est un nouveau produit qu'on débite maintenant, avec le pain pour prisonniers, la chaussette du poilu et le chocolat des tranchées.

La guerre de 1870 avait converti nos théâtres en ambulances : la guerre de 1914 aura transformé nos ambulances en théâtres. Pas un hôpital auxiliaire qui ne fasse appel, en ce moment, aux vertus curatives de la matinée littéraire et musicale. La suprême coquetterie pour une Muse consiste aujourd'hui à arborer sur sa blanche tunique la croix rouge des infirmières.

Les majors avaient d'abord froncé le sourcil : la rampe éteinte et le piano fermé, ils trouvaient parfois la fièvre sournoisement installée au chevet d'un auditeur trop impressionnable, mais, le lendemain, ils ne voyaient que des visages heureux, des yeux illuminés et des lèvres souriantes. Pendant plusieurs jours, le souvenir de la représentation alimentait les conversations des blessés, atténuait leurs souffrances, chassait leur ennui et réveillait en eux le puissant appétit de vivre. Aussi les chirurgiens se sont-ils promptement réconciliés avec le traitement artistique. Ils ne nourrissent plus aucune prévention contre l'emploi de la compresse poétique et du pansement musical et permettent volontiers qu'on offre aux convalescents le cordial d'une chanson, l'aspirine d'un sonnet ou, tout simplement, le choral opportuniste d'une berceuse...

Sous ce rapport, nos chers malades sont particulièrement bien approvisionnés : nos hôpitaux ont réalisé le trust des vedettes. Nos plus illustres artistes se disputent l'honneur de distraire et de reconforter leurs frères douloureux et sont fiers de pouvoir jouer devant un parterre de héros.

Et c'est pourquoi l'on se prend à souhaiter que le souvenir de cette harmonieuse rencontre de l'art et de la douleur ne soit pas aussi fugitif. Les Muses charitables pourraient apporter dans les plis de leurs voiles des présents moins futiles que ceux qu'elles répandent quelquefois sur les lits d'ambulances. Elle auraient une tâche magnifique et bienfaisante à remplir dans ces temples de la souffrance où, depuis huit mois, s'arrêtent et se recueillent tant de pèlerins ensanglantés. Songez qu'il a fallu l'affreux miracle de cette guerre pour apporter à tant d'humbles travailleurs cette halte dans l'idéal, ces vacances de leur esprit et de leur imagination qu'il serait de notre devoir d'enrichir. Exceptionnelle dans l'histoire d'une nation, cette confrontation inattendue du peuple de France avec les trésors artistiques dont sa capitale jouissait en avare devrait créer des impressions inoubliables et constituer une utile et féconde révélation, dont le bénéfice moral ne serait pas perdu dans l'avenir. Nous devrions apporter plus de respect dans cet ensemenement des âmes ; c'est surtout lorsqu'il s'élargit au-dessus d'une conscience ingénue et fervente que le geste du semeur est auguste.

Est-il bien certain que nous soyons sans reproche à cet égard ? Nos remarquables interprètes ne pourraient-ils pas mettre leur talent au service d'œuvres plus dignes d'un tel auditoire ? Des poésies de circonstance — pas toujours atténuante — des anecdotes militaires pauvresment versifiées, des imprécations déclamatoires et des invectives d'un lyrisme facile font trop généralement les frais des représentations d'hôpitaux. Le rayon des « articles spéciaux pour militaires » — et l'on sait ce que valent quelquefois ces spécialités ! — s'est enrichi d'un nouveau produit : avec le pain pour prisonniers, la chaussette du poilu et le chocolat des tranchées, on débite maintenant du lyrisme ambulancier. Certes, il ne s'agit pas de retirer à ces séances leur précieuse vertu récréative, bien au contraire, mais la qualité de leurs spectateurs encourage de plus hautes ambitions.

Chez les moins cultivés de ces glorieux passants se manifestent une avidité de perception et une fièvre d'assimilation réellement émouvantes. À cet admirable public on peut tout offrir. Il réunit les plus rares qualités : il est enthousiaste et il est compréhensif, il est courtis et ignore tout parti-pris, il est sensible et il est philosophe ! Il a le tact de ne pas sourire lorsqu'un comédien solennel vient pulvériser sous ses yeux toute la race germanique et enfoncer héroïquement, au péril de sa vie, jusqu'à la consonne d'appui, une rime dans les flancs du kronprinz ; il permet au ténor de se couvrir de gloire en sabrant d'innombrables bataillons de la garde prussienne et en moissonnant les drapeaux de plusieurs corps d'armée, et il laisse à la jeune tragédienne turbulente lui apprendre comment on enlève une tranchée à la baïonnette et comment on reconquiert une province perdue...

En vérité, c'est lui faire injure. En matière de courage, il possède quelque compétence et n'a que faire de ces puériles leçons. Quand donc comprendra-t-on que la guerre est un sujet de méditation qui n'a plus de secrets pour lui ? Aux artistes, il demande une nouvelle orientation de sa vision ; il cherche à rétablir dans son imagination convulsée par l'horreur un peu d'ordre et d'harmonie, il souhaite que des décors et des horizons inconnus rajouissent et rafraichissent sa pensée lasse... À nos créateurs et à leurs interprètes d'exaucer ce vœu. Ils n'ont pas de meilleur moyen de payer la dette qu'ils ont contractée à l'égard de héros qui, en échange de leur sacrifice, ne réclament que l'aumône d'un peu de beauté !

Evariste.

UNE GRANDE ENQUETE D'«EXCELSIOR» (1)

De la gare Montparnasse à la gare de Lyon en passant par BERLIN, VARSOVIE, BUDAPEST, VIENNE et MUNICH

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

A Breslau, un lieutenant compassé, type rond-de-cuir, commence par nous rire au nez.

— Aller à Varsovie ! Des civils ! Passe encore si vous aviez à y réintégrer un domicile. Les routes sont peu sûres. Probablement vous faudra-t-il faire à pied une bonne partie du chemin.

Il a beau parler. Allez donc convaincre un négociant de renoncer à un voyage d'affaires !

Il finit par céder à notre persuasion, consent à contresigner le « Passierschein » (sauf-conduit) délivré à Berlin, nous dit comment il faudra voyager.

CONTRE LE PERIL JAUNE

Nous avons tout juste le temps d'aller déjeuner. C'est « Zur Goldene Gans » (À l'Oie d'Or), une vieille hôtellerie relapée à neuf qui, dans la Junkernstrasse, est située à distance égale de la gare



Carte postale représentant le kaiser et le maréchal von Hindenburg photographiés par l'impératrice d'Allemagne en juillet dernier. (La carte porte la signature de l'impératrice.)

aux voyageurs et de la gare aux marchandises. Car nous ne savons encore à laquelle des deux il nous faudra prendre le train.

Breslau a soupiré d'aise quand les Allemands ont repris Przemysl. Maintenant, dans la vieille cité silésienne, on tâche de s'amuser le soir. Mais la flaccidité du saucisson en vente dans les boutiques consterne la population.

« Zur Goldene Gans », nous nous faisons tout petits parmi ces officiers au verbe hautain, au maintien cassant, et qui commandent le menu d'une voix vibrante en brandissant leur fourchette comme un sabre.

Je tâche de saisir au vol quelque bribe de conversation.

J'entends un capitaine de uhlans s'écrier :

— Comment ? Vous ignoriez cela ? Mais, depuis le début de la guerre, depuis la mobilisation, quinze cent mille hommes attendent, l'arme au pied. Des troupes d'élite, monsieur ! Des hommes jeunes, vigoureux, que l'on ne cesse d'entraîner. Ils ne marcheront que si les jaunes, persuadés que nous ressemblons aux Russes, viennent se frotter à l'armée allemande. Ils seront bien reçus, les Japonais ; on leur fera, tout spéciaux, les honneurs du théâtre de la guerre.

Enfin ! Nous savons maintenant que nous devons prendre le train à la « Hauptbahnhof » (gare aux voyageurs). Un planton est venu nous le dire.

Au guichet, à la gare, la buraliste ne fait aucune difficulté de nous délivrer des billets de deuxième classe. Mais, sur le quai, c'est une autre affaire. A chaque voiture, nous voyons l'écriteau « Nur für Militäer » (réservé aux militaires). Nous réclamons et le conducteur décide que si nous voulons aller à Lodz (le train ne va pas plus loin), ce sera en quatrième classe.

Nous y montons. Je me réjouis. C'est une lon-

gue voiture sans toit, où il faut se tenir debout. Elle est ouverte au vent, à la pluie, tout à fait dénuée de confort. Et elle est déjà pleine de juifs polonais vêtus de longues lévites noires, coiffés d'une calotte de velours, la « pedz » (boucle de cheveux) tirebouchonnée sur chaque tempe.

Mais, au moins, on va voir quelque chose. Ici, la vitre est absente. Donc, impossible d'y rabattre ces irritants rideaux qui nous ont masqué le paysage entre Berlin et Breslau.

Jusqu'à Lodz, tout va bien, sinon qu'à Gleiwitz il nous a fallu rester deux heures en panne, à laisser défilier des trains de mutilés, d'écloués et de blessés.

LA FOLIE DE LA DESTRUCTION

J'ai vu la Belgique ! J'ai vu Senlis... Mais la Pologne !...

Le spectacle d'une campagne dévastée me cause une émotion plus douloureuse que la vue des ruines d'une ville.

Avec de l'argent, on peut, en quelques mois, rebâtir une cathédrale, mais comment fera-t-on renaitre ces vénérables chênes, ces sapins géants, fauchés par l'artillerie, coupés par le génie.

Les villages sont en cendres. Le long des routes, sur la lisière des forêts, on voit des huttes de branchages. C'est là que les paysans s'abritent.

A Lodz, nous trouvons place dans un train qui va partir.

La voie a été réparée, le trafic a repris. Pour remédier à l'écartement des rails qui, sur les chemins de fer russes, a dix centimètres de plus qu'en Allemagne, et sans déplacer ni une traverse, ni un boulon, les Allemands ont simplement posé un troisième rail entre les deux qu'ils ont trouvés.

Et leurs locomotives, leurs wagons, plus étroits que les russes, circulent à l'aise.

Notre train roule dans une région industrielle et forestière avec, par-ci par-là, des labours.

Les Allemands ont bombardé, incendié, démoli forêts, usines, cabanes. Et, avant de se retirer, les Russes ont brûlé les récoltes sur pied.

De ces grandes fabriques, ateliers de tissage, chantiers de construction, il reste des moignons de cheminée, des pans de mur déchiétés, noirs, des morceaux de vitres.

Et c'est une désolation, ces grands arbres fracassés qui ne tombent pas, soutenus, mutuellement, par leurs branches enchevêtrées.

Avec ces excavations dans le sol, les trous des obus, les traces des incendies, les ravages des canonnades, ce pays semble avoir été bouleversé par un cataclysme sismique, tremblement de terre, éruption de volcan.

Unis dans une commune misère, juifs et paysans fraternisent. Nous les voyons sortir de ces habitations de fortune où ils grouillent pêle mèle, accourir le long de la voie, regarder le train qui passe.

Des hommes superbes, ces paysans polonais. Presque tous de haute taille, ils bombent la poitrine, dressent la tête, comme des rois de théâtre.

ON GRATTE LES ENSEIGNES

Nous avons mis deux jours à couvrir la distance entre Breslau et Varsovie, où, le soir à 8 heures, notre train fait son entrée dans la gare de Kalisz, en partie détruite.

Avant de partir, les Russes ont détraqué les générateurs d'électricité, coupé et emporté les fils du télégraphe, les trolley des tramways. Tout cela est en grande partie réparé. La ville est bien éclairée.

Grâce au consul des Etats-Unis, qui prévoyait les événements et avait amassé une grande quantité de vivres, la ville a échappé à la famine pendant la première semaine qui a suivi le départ des Russes, l'occupation par les Allemands.

Car les Russes ont emporté toute nourriture qui n'avait pas été assez habilement cachée pour échapper à leur recherche.

Ils ont aussi emmené avec eux toutes les autos et toutes les « droschka » (fiacres).

Si bien que, précédés d'un porteur chargé de notre bagage, nous cheminons à pied de la gare à l'hôtel.

Il y a du monde dans les rues. Des soldats prussiens, bavarois, autrichiens. Mais aussi des civils. Très peu de femmes. J'en vois cependant dans les cafés qui fument une cigarette.

Nous passons par *Marszałkowska*, la grande artère commerciale. Les boutiques sont fermées. Mais, juchés sur des échelles, des hommes s'y appliquent à gratter les lettres peintes, à décoller les lettres en relief.

(1) Voir les numéros d'Excelsior des 12, 13, 14 et 15 septembre.

LIRE LA SUITE PAGE 8

LA SITUATION MILITAIRE

LA BATAILLE D'ORIENT

Il semble bien qu'il y ait quelque chose de changé sur le front russe depuis que le tsar a pris le commandement des armées. Non pas que nous puissions encore conclure à une reprise d'offensive générale et à l'arrêt de la retraite russe, mais certainement les combats ne sont plus des affaires d'arrière-gardes ou des contre-attaques destinées à retarder l'invasion, ils prennent de plus en plus le caractère d'attaques exécutées avec des forces considérables, bien ravitaillées, et obéissant à un plan d'ensemble.

Examinons la situation telle qu'elle résulte des derniers communiqués russes et même de certains articles de la presse allemande.

Sur cet immense front qui s'étend des abords de Riga jusqu'à la frontière de Roumanie, nous distinguons à l'heure qu'il est, très nettement, deux secteurs où la bataille paraît se concentrer avec une grande violence : au nord, en Lithuanie et Courlande, entre Vilna et Dunabourg (Dvinsk); au sud, en Lodomélie (Galicie orientale), dans la région rive droite du Dniester.

Du côté nord, ce sont les Allemands qui attaquent en forces considérables. Leur objectif paraît être de forcer la ligne de la Dwina, de façon à couper les communications entre Riga et Vilna, et de rejeter l'aile droite russe assez loin pour permettre à leur masse centrale d'avancer plus à l'est, dans les terrains difficiles où elle s'embourbe, entre le Niémen et Pripet. Il y aurait le plus grand intérêt pour les Allemands, en prévision de la campagne d'hiver qui s'approche, de tenir la voie ferrée de Riga à Minsk par Vilna et le centre de voies ferrées de Dunabourg. Ils pourraient alors former un barrage de tranchées en avant de ces voies ferrées et y attendre, s'il se produisait, le choc des Russes, avec des forces diminuées de tout ce qu'ils pourraient envoyer sur d'autres fronts.

Cette bataille de Courlande se prolonge sans résultats décisifs pour le moment. Les Russes perdent un peu de terrain, mais très lentement, et s'ils ont des forces suffisantes, ils peuvent, non seulement arrêter l'offensive allemande, mais même lui jouer un fort mauvais tour sur certains points que nous ne définirons point d'avantage.

Au sud, dans la région du Dniester, ce sont les Russes du général Ivanof qui ont pris l'offensive et qui bousculent avec une singulière énergie les Austro-Allemands. Il est à remarquer que toutes les fois que les Russes sont aux prises avec les seuls Autrichiens, ceux-ci n'en mènent pas large. Ce n'est pas pour déprécier la valeur et le courage des soldats austro-hongrois, qui combattent depuis un an avec une ténacité qui nous étonne, pour une mauvaise cause, mais il n'y a pas de doute à avoir : sans le concours des Allemands, l'armée autrichienne n'existerait probablement plus.

Donc, les Russes sont en train de refouler le groupe d'armées austro-allemandes qui s'avancait au sud des marais de Pinsk. Depuis la fin d'août, ils n'ont pas cessé de remporter des succès de plus en plus importants sur le Sereth d'abord, entre Tarnopol et Trembovka, puis sur la Strypa, vers Buczac. Aujourd'hui, travaillant par leur droite, ils s'avancent entre Kremenets et Vichnevetz. Nous ne pouvons encore conjecturer si cette offensive sera assez puissante pour remonter au nord-ouest, vers la voie ferrée Lemberg-Dubno, mais la partie deviendrait vraiment intéressante si la stratégie russe est en état d'envisager la reprise de Lemberg et une grande manœuvre d'aile entre la Vistule et les marais de Pinsk.

Général X...

UN DIRIGEABLE ALLEMAND est endommagé par les batteries russes

LONDRES. — Un dirigeable allemand, ayant participé, croit-on, à l'attaque du golfe de Riga, aurait été obligé d'atterrir près de Königsberg, très endommagé par le tir des canons russes.

Au retour, ils n'étaient plus que trois.

AMSTERDAM. — Un correspondant de journal annonce que, sur les cinq zeppelins qui passèrent hier matin au-dessus de l'île Ameland, se dirigeant vers l'ouest, trois seulement y ont repassé aujourd'hui allant à l'est.

Les factionnaires hollandais tirent sur un zeppelin.

ROTTERDAM. — Hier soir, vers dix heures, la neutralité néerlandaise a, une fois encore, été violée par un dirigeable allemand. Les factionnaires ont tiré sur le dirigeable. (Daily Telegraph.)

COMMUNIQUEES OFFICIELLES

du Mercredi 15 Septembre (409^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Artois, dans les secteurs de Neuville et de Brétencourt, combats à la grenade accompagnés de quelques actions d'artillerie.

Lutte à coups de bombes dans la région de Lihons, à l'ouest de Chaumes et au bois de Saint-Mard, à l'est de Tracy-le-Val.

Canonade assez vive au nord du camp de Châlons.

Lutte de mines dans la partie occidentale de l'Argonne.

Nuit sans incident sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord et au sud d'Arras, ainsi que dans la région de Roye, les com-

bats d'artillerie se sont poursuivis avec intensité. Sur le plateau de Quennevières, lutte à coups de bombes et de grenades.

Sur le canal de l'Aisne à la Marne, l'activité des deux artilleries s'est concentrée sur le front Berry-au-Bac-La Neuville, où l'ennemi s'efforce depuis quelques jours de nous déloger de notre tête de pont de Sapigneul.

En Champagne, lutte d'artillerie qui s'est ralentie vers la fin de la journée.

Sur les Hauts de Meuse, nos observateurs ont constaté la destruction d'une batterie ennemie.

En forêt d'Apremont, au bois Le Prêtre et dans la région de Saint-Dié, on signale aussi des actions d'artillerie où l'avantage nous est resté.

40.000 PRISONNIERS en quinze jours ont été capturés par les Russes

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major du généralissime. — La poussée des Allemands dans la région des lacs Pikstern et Saukern, dans celle du village de Rakiszki et à l'ouest de la ligne Jacobstadt Dwinsk continue.

Dans la région de la gare du chemin de fer de Podbrodze, les attaques répétées de l'ennemi ont été repoussées.

A l'ouest de Podbrodze, les attaques des Allemands dans la région de Meiszagola ont été d'une grande intensité.

Sur le front depuis la région d'Orany environ jusque dans la région du village de Kossowo, l'adversaire a continué une progression prudente dans la direction de l'est.

Les combats les plus sérieux se sont engagés dans les régions des villages de Mosty et Czernica, à l'ouest de Slonim.

Au sud de la rivière Pina, la cavalerie ennemie s'est repliée dans la région du confluent des rivières Touria et Pripet.

Près de Zwintzje, dans la région de Derajno, nous avons traversé avec succès la Goryn et progressé en combattant et en capturant un bataillon autrichien tout entier.

Dans les régions de Derajno et de Klevan, l'ennemi a pris l'offensive, mais cette offensive a été arrêtée. En portant un contre-coup énergique, nous avons avancé ensuite dans la région de l'ouest de Klevan, où nous avons fait dans un combat, près du village d'Oleszwa, plus de 1,300 prisonniers.

Le 13 septembre, dans la région à l'ouest de la ville de Wiszniewitz, nos troupes ont délogé l'ennemi du village de Bydomel et de ses alentours.

L'ennemi s'est retiré avec précipitation. Il a été ensuite délogé du village de Rostoki, en essuyant de grandes pertes.

Le nombre des prisonniers que nous avons encontre-attaqués dans les régions des villages de deux mille soldats.

Notre feu a réprimé des tentatives de l'ennemi qui, pour arrêter notre offensive, passait à des contre-attaques dans les régions des villages de Gontow et de Dilkowietz, situés au sud-ouest de Wiszniewitz.

Sur ce point, nous avons également fait prisonniers environ 140 officiers et 7,300 soldats; nous avons pris une pièce d'artillerie lourde, six pièces d'artillerie légère, quatre caissons, vingt-six mitrailleuses et un nombreux butin de guerre.

En Galicie, poursuivant l'ennemi, en retraite dans la direction à l'ouest du front de la rivière Sereth, nous avons eu quelques actions assez vives dans les régions des villages de Gtiadka, de Gebrow et de Josephowka, à l'ouest de Tarnopol, ainsi que près du village de Dzwiniacz, dans la région de Zaleszcziki.

Dans les combats qui ont été livrés le 12 septembre dans la région de Josephowka et de Dzwiniacz, nous avons fait prisonniers 35 officiers et plus de 2,700 soldats; nous nous sommes emparés de quatre mitrailleuses.

Depuis le 30 août jusqu'au 12 septembre, les chiffres des prisonniers austro-allemands que nous avons faits dépassent 49,000.

Dans la mer Noire, ceux de nos torpilleurs qui croisaient dans la région houlleuse ont détruit un grand vapeur.

Le calme est complet au Portugal

La légation de Portugal à Paris nous communique la note suivante :

D'après une dépêche de Madrid, des troubles se seraient produits dernièrement au Portugal. Cette nouvelle est absolument dénuée de fondement. La tranquillité dans le pays est absolue.

LA TENSION GRANDIT de jour en jour entre la Roumanie et l'Autriche

Serions-nous à la veille de la décision roumaine? Les empires centraux, d'après une dépêche de Sofia au Times, auraient demandé à la Roumanie le libre passage pour leurs troupes, et la Roumanie aurait, de son côté, interdit tout envoi de céréales de son territoire vers la Hongrie et l'Allemagne. M. Majoresco, ancien président du Conseil, a interrompu brusquement sa cure thermale en une station de Bohême, et l'on rapproche son retour à Bucarest de l'arrivée en cette capitale de M. Diamandy, ministre de Roumanie à Pétrograd. Si jamais les Austro-Allemands ont eu vraiment l'idée de diriger, à travers les pays balkaniques, une expédition sur Constantinople, ils ont évidemment compté tout au moins sur la neutralité bienveillante de la Bulgarie qui leur est, présentement, acquise. Mais, par contre-coup, ils déterminaient la Roumanie à se prononcer pour la Quadruple-Entente et l'équilibre des Balkans. Nous en sommes exactement à ce point critique, à partir duquel les événements peuvent se précipiter; entre la Roumanie et l'Autriche, la moindre étincelle allumera l'incendie sur les tonneaux de poudre sèche.

L. B.

Nos côtes sont bien gardées

Le ministère de la Marine nous a communiqué la note suivante :

L'apparition de sous-marins allemands sur les côtes de l'Océan, au large des embouchures de la Loire et de la Gironde, ne doit pas alarmer les populations maritimes. Le ministère de la Marine a pris dès longtemps les précautions nécessaires contre les agressions des sous-marins allemands. Les unités navales existant déjà ont été et seraient encore renforcées s'il paraissait nécessaire. Pas plus que dans la Manche, où la défense a été si efficace, les pratiques allemandes, contraires au droit des gens et aux principes les plus élémentaires de l'humanité, ne pourront aboutir qu'à des actes peu nombreux et isolés.

Une visite du marquis Garroni à M. Giolitti

ROME. — Le marquis Garroni, l'ambassadeur rappelé de Constantinople, a rendu visite à M. Giolitti, à Bardonecchia.

FARINE LACTÉE NESTLÉ

La Boîte 1'75

Se trouve CHEZ Pharmaciens Herboristes Épiciers.

Le MEILLEUR ALIMENT des ENFANTS

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

a PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

DERNIÈRE HEURE

UN DISCOURS DE M. ASQUITH AUX COMMUNES

LE DIFFEREND GERMANO-AMERICAIN

GRANDE ACTIVITE SUR LE FRONT MERIDIONAL

LA VICTOIRE PENCHERA du côté qui tiendra le plus longtemps

LONDRES. — A la Chambre des Communes, M. Asquith propose le vote d'un nouveau crédit de 250 millions de livres sterling, ce qui porte le total ainsi voté à 1.262 millions.

Faisant la comparaison des dépenses depuis le dernier vote de crédit de cet été avec les dépenses présumées, M. Asquith dit que ces dépenses ont compris quelques sommes anormales, qu'il n'a pas voulu préciser dans l'intérêt public, mais dont l'objet était d'aider financièrement certaines opérations nécessaires. Une partie de cette somme serait remboursée dans quelques mois.

Les dépenses actuelles sont de trois millions et demi de livres sterling par jour; les dépenses de l'exercice actuel se sont élevées, jusqu'ici, à cinq cents millions de livres sterling.

Les remboursements opérés à la Banque d'Angleterre se sont élevés à cinquante millions de livres sterling, dont une grande partie pour avances à d'autres puissances; de plus, les emprunts consentis aux gouvernements étrangers se sont élevés à trente millions de livres sterling et les emprunts consentis aux colonies à vingt-huit millions; les dépenses générales ont augmenté.

M. Asquith estime que les dépenses totales par semaine n'excéderont pas trente-cinq millions de livres sterling et que le nouveau vote suffira jusqu'à la troisième semaine de novembre.

Je ne veux pas dire, même aujourd'hui, a ajouté M. Asquith, que nous fassions tout le possible, mais je crois nécessaire d'établir une comparaison entre les chiffres du temps de guerre et les chiffres du temps de paix, étant donné les efforts faits dans certains milieux pour amoindrir et décourager nos efforts.

Depuis la guerre, le total des enrôlements s'est élevé à bien près de trois millions dans l'armée et dans la flotte, le recrutement s'était maintenu de façon excellente, sauf dans les dernières semaines, où une certaine diminution s'est manifestée.

Le Département des Munitions a tout mis en œuvre pour augmenter la production de matériel de guerre; il y a là un vaste champ où les femmes peuvent accomplir une tâche utile.

Passant ensuite en revue la situation militaire, M. Asquith continue ainsi :

Nos positions sur le front ouest ont été partout renforcées à l'aide de contingents importants et de munitions et notre ligne s'est allongée considérablement, car nous assumons maintenant la défense d'une partie des tranchées de nos alliés.

Nous n'avons pas encore réussi en ce qui concerne les Dardanelles à repousser les Turcs des crêtes qu'ils occupent, bien que nous ayons obtenu des gains de terrain appréciables et y possédions actuellement un front continu de plus de douze milles.

A l'est, les Allemands ont essayé d'écraser les lignes russes; mais je tiens à bien faire remarquer que les Allemands possèdent seulement la supériorité en artillerie, grâce à laquelle ils ont réussi à faire reculer la ligne de notre vaillante alliée et pris plusieurs forteresses; mais, tous les comptes rendus nous prouvent que la retraite russe s'est accomplie d'une façon admirable et que l'armée russe est toujours intacte.

Tandis que l'automne approche rapidement, les Allemands sont loin d'avoir atteint leur objectif.

Le fait que le tsar assume le commandement suprême est la preuve la plus significative qui puisse être donnée de la détermination inébranlable du peuple russe, du plus humble jusqu'au plus riche.

Le Premier ministre conclut ainsi son exposé :

Ce conflit est en somme une guerre de mécanique, d'organisation et d'endurance ; la victoire penchera très probablement du côté qui sera le mieux armé et qui pourra tenir le plus longtemps et c'est justement ce que nous avons l'intention de faire. (Applaudissements prolongés.)

Ne récriminons pas trop.

Nous avons satisfait aux désirs légitimes et aux espoirs de nos alliés et nous supportons le fardeau que nous nous sommes librement imposé par notre compréhension de l'idée du devoir et des responsabilités.

Ce que je blâme et que je tiens à bannir, ce sont les querelles intestines, afin qu'on ne puisse pas dire que, au moment le plus décisif de notre histoire, il y ait eu un relâchement quelconque des énergies et de la volonté tenace du peuple anglais.

LES ALLEMANDS commettent des crimes et fomentent des complots

NEW-YORK. — Au cours de ces dernières heures, trois incidents ont augmenté le ressentiment américain contre tout ce qui est germanique.

Tout d'abord, on a découvert un complot ayant pour but de mettre le feu à bord du paquebot *Sant'Anna*.

En second lieu, c'est la tentative à laquelle s'est livré M. Dernburg pour provoquer la grève dans tous les ports des Etats-Unis et empêcher par là l'exportation des munitions, grâce à l'offre d'un million de dollars.

Enfin, des conspirateurs allemands, renforcés d'indiens mécontents, se sont servis des îles Philippines et se sont couverts du pavillon des Etats-Unis afin de fomentier un complot contre la souveraineté britannique dans les Indes orientales.

On considère comme hors de doute qu'une bombe incendiaire avait été placée sur le paquebot *Sant'Anna* par des agents allemands, avant son départ, bombe que les détectives n'avaient pu découvrir malgré un examen attentif.

L'incendie éclata à bord du *Sant'Anna* avant le départ du paquebot pour Brooklyn et détruisit la cargaison évaluée à cent mille dollars. (*Daily Chronicle*.)

NEW-YORK. — Deux bouteilles, paraissant contenir de puissants explosifs, ont été découvertes hier soir, à bord du paquebot *Laplana*, qui doit partir aujourd'hui pour Liverpool.

L. *Laplana* est un steamer à deux hélices, jaugeant 18,565 tonnes. Il appartient à l'« International Navigation Co ».

Bernstorff attend

WASHINGTON. — Le comte Bernstorff va retourner à New-York, où il attendra la réponse aux dépêches qu'il a envoyées à Berlin et qui signalent à la Wilhelmstrasse les précisions recueillies par le président Wilson au sujet du coulage de l'*Arabic*. On estime qu'il faudra attendre de sept à dix jours pour obtenir cette réponse.

Il paraît que l'entrevue d'hier entre le comte Bernstorff et M. Lansing a été presque entièrement consacrée à la discussion du désaveu allemand sur le coulage de l'*Arabic*.

Le comte Bernstorff aurait préconisé l'arbitrage, en déclarant qu'il n'est pas compatible avec la dignité de l'Allemagne d'attacher la même valeur aux renseignements provenant de sources ennemies qu'à ceux de source allemande.

La position prise par les Etats-Unis est la suivante : l'Allemagne doit d'abord désavouer l'action du commandant du sous-marin, puis la conférence de La Haye déterminera simplement le montant des dommages et intérêts dus aux Américains.

Toute la correspondance que portait l'Américain Archibald sera publiée

LONDRES. — Lord Robert Cecil a annoncé à la Chambre des Communes que tous les documents saisis sur le correspondant américain Archibald et provenant des ambassades allemande et autrichienne de Washington seraient publiés.

LES AUTORITÉS HONGROISES ferment la frontière roumaine

BUCAREST (Retardée dans la transmission). — La presse officielle publie :

Les autorités hongroises du point frontière de Predeal ont reçu l'ordre de fermer la frontière à tous les voyageurs allant de Brasso en Roumanie.

Par contre, le passage est libre pour les voyageurs revenant en Autriche-Hongrie, mais ceux-ci n'ont plus le droit de sortir de la monarchie, même pour aller en Suisse.

Dans les bagages du courrier diplomatique turc, venant d'Allemagne pour Constantinople, les douaniers ont confisqué trois caisses de capsules.

GRANDE CÉRÉMONIE MILITAIRE sur l'esplanade des Invalides

Demain matin, à neuf heures, à l'Esplanade des Invalides, M. le Président de la République, accompagné de M. le ministre de la Guerre, remettra leurs drapeaux aux 230^e et 237^e régiments d'infanterie.

OFFENSIVE STÉRILE des Autrichiens contre les lignes italiennes

ROME, 15 septembre. — Communiqué officiel italien :

L'ennemi qui, depuis quelques jours, reçoit des renforts importants, a tenté sur plusieurs points une forte pression contre nos lignes au moyen d'attaques d'infanterie, précédées et accompagnées de vives actions d'artillerie. Mais ces tentatives demeurèrent sans résultat. C'est ainsi que l'ennemi a pris l'offensive dans le Val Copena (Anisien), le long de la crête des Alpes carniques sur le Haut Décano, à la tête de Chiarzo (But), sur le Tolmezzo et dans les bassins de Plezzo et de Caporetto.

Une escadrille d'aéroplanes ennemis a tenté un raid sur Udine, mais attaquée par nos aéroplanes de chasse, cette escadrille fut poursuivie et repoussée.

Sur le Carso, des campements ennemis, à Nabresina et Omen, ont été efficacement bombardés. (Information.)

LORD KITCHENER fait un exposé de la situation militaire actuelle

LONDRES. — A la Chambre des Lords, lord Kitchener, dans son discours, donne un aperçu détaillé de la situation militaire tout entière depuis la France jusqu'en Mésopotamie.

Il n'y a pas beaucoup de faits nouveaux dans son discours, mais l'aperçu qu'il donne de la situation en Russie, son opinion optimiste concernant le théâtre oriental de la guerre, sont intéressants; il dit que le nombre des canons de gros calibre a été beaucoup augmenté dans les lignes anglaises.

« Les Allemands, ajoute-t-il, se servent de gaz, de feu liquide et d'obus asphyxiants, mais ces attaques ont perdu beaucoup de leur efficacité parce que l'élément de surprise manque et par suite de mesures adoptées pour en contrecarrer l'effet. »

« Onze nouvelles divisions de la nouvelle armée ont été envoyées pour renforcer les troupes du maréchal French qui a pu ainsi se charger de certaines lignes qui étaient auparavant entre les mains des Français. »

Lord Kitchener fait l'éloge des tranchées françaises qui sont des forteresses presque imprenables; il souligne aussi la résistance morale des troupes françaises.

« Quant à la Russie, dit-il, il paraîtrait que les Allemands y ont atteint leur effort maximum; au commencement, ils avançaient de cinq milles par jour; mais aujourd'hui, ils avancent de moins d'un mille par jour. »

« Les troupes russes que les Allemands prétendaient battues et démoralisées luttent toujours avec opiniâtreté; la tactique allemande a échoué complètement et les victoires dont les Allemands se sont réclamés pourraient bien n'être que des défaites déguisées. »

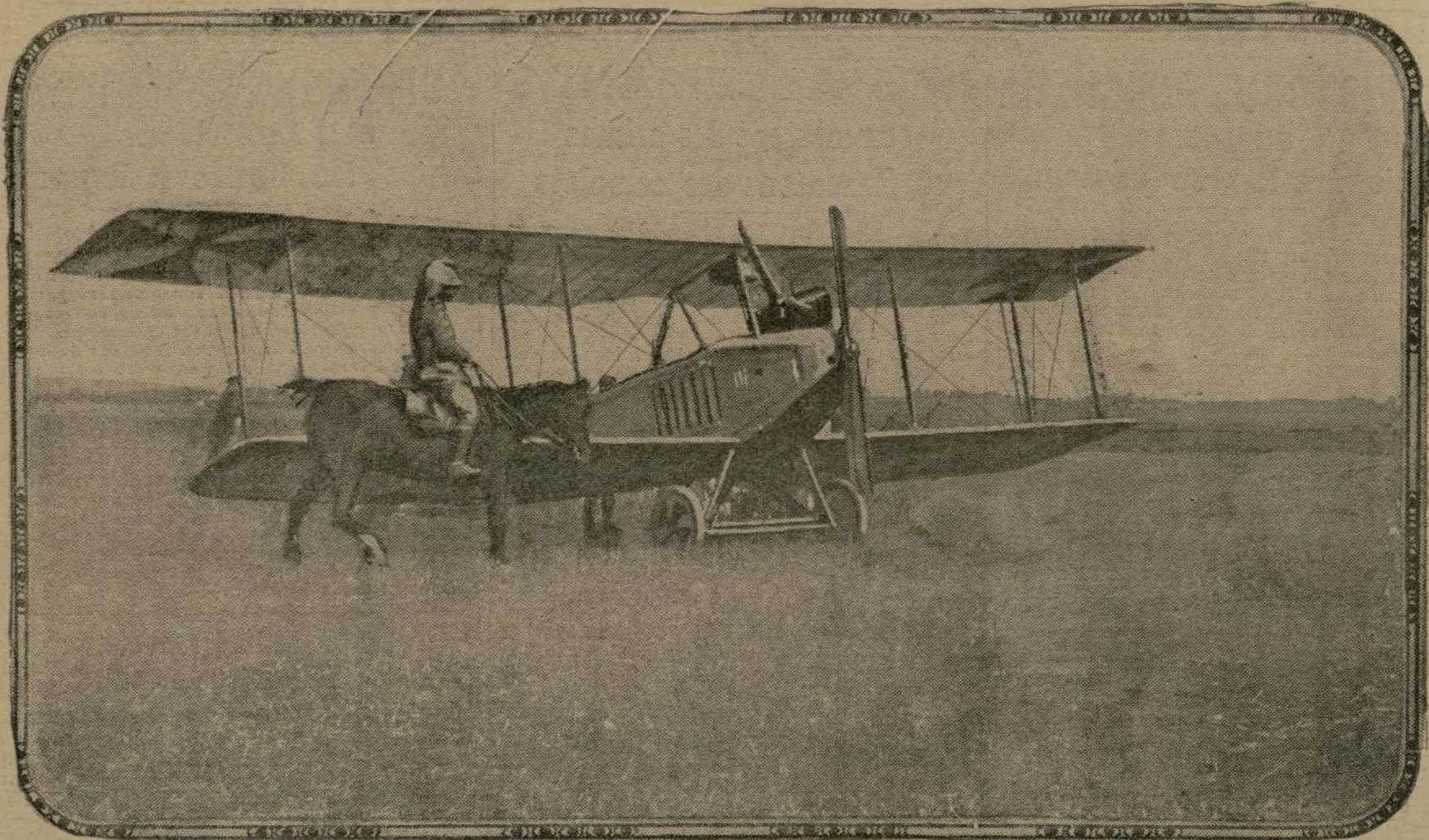
Parlant des opérations italiennes, lord Kitchener a souligné « la prise brillante du Monte Nero et les faits d'armes héroïques de l'artillerie italienne. »

M. Bark se rend à Paris et à Londres

BUCAREST (retardée dans la transmission). — M. Bark, ministre des Finances de Russie, accompagné de M. Chapelin, directeur général des Douanes russes, sont de passage ici; ils se rendent à Paris et à Londres.

**Notre génération s'empoisonne
par l'acide urique
Vittel Grande Source
est le contre-poison**

LA GUERRE AERIENNE



Un avion allemand a été obligé d'atterrir dans nos lignes entre Plessier-Rozinwillers et Hangest-en-Santerre. Les deux aviateurs qui montaient cet appareil ont été faits prisonniers. Pilote et observateur, après avoir été interrogés à la prévôté, ont été dirigés sur l'arrière, d'où ils furent acheminés vers un camp de prisonniers, où ils retrouveront d'autres « kameraden » aviateurs.

M. Poincaré décore des blessés à Lyon



Nous publions en première page un document relatif à la visite du président de la République à l'Hôtel-Dieu de Lyon. C'est au cours de cette même visite qu'a été prise cette photographie, où l'on voit M. Raymond Poincaré (1) remettant des décorations à divers blessés. A ses côtés on reconnaît M. Herriot (2), maire de Lyon; le général Goigoux (3), gouverneur de la ville, et le général Duparge (4).

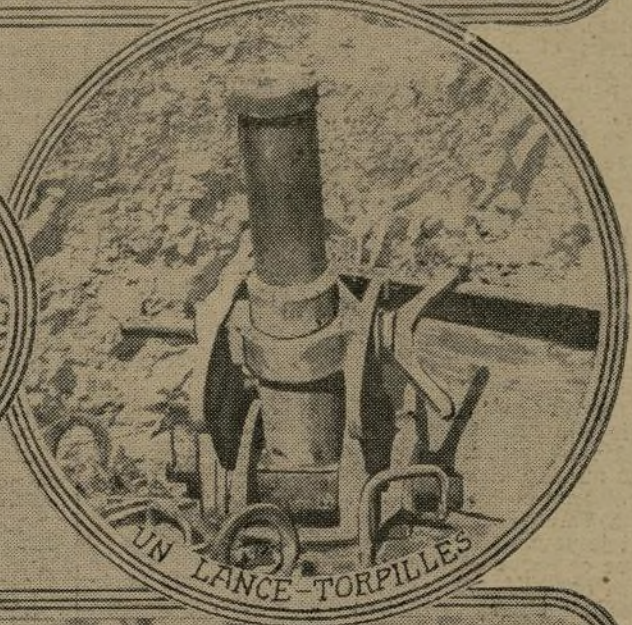
APRÈS LA BATAILLE



CADAVRES ENNEMIS ENTRE LES DEUX LIGNES DE TRANCHÉES



UNE MITRAILLEUSE DANS LA TRANCHÉE



UN LANCE-TORPILLES



TRANCHÉE AVANCÉE PROTÉGÉE PAR DES RÉSEAUX DE FIL DE FER BARBELE

Dans les environs de R..., une action particulièrement active a été menée par nos troupes depuis quelques semaines et les résultats souhaités par les chefs ont couronné l'effort admirable des soldats. Les travaux de défense de l'ennemi ont été retournés de fond en comble par notre artillerie et la furia des fantassins a fait le reste. Voici quelques aspects de ce champ de bataille redevenu français, où les tranchées de l'adversaire sont présentement reaménagées par nos vaillants fantassins.

NOTRE ENQUÊTE A VARSOVIE

(Suite de la page 3)

Comme son collègue de Lodz, le commissaire de police allemand à Varsovie (on me dit que c'est von Glassenap, naguère commissaire de police à Cologne) exige la suppression de toute inscription russe, anglaise ou française. Les enseignes devront, dorénavant, figurer en polonais, en allemand ou en « yiddish » (le patois judéo-allemand).

Toute contravention à cette ordonnance sera punie de six mois de prison et d'une amende de 4.000 roubles (40.000 francs).

Et voilà pourquoi, à Varsovie, on travaille d'arrache-pied à effacer les enseignes délictueuses.

LE PARIS ORIENTAL

Proscrire le russe, passe encore.

Mais, le français...

A Varsovie, tou, respire la France. Le tact et la politesse ont sauté de chez nous par-dessus l'Allemagne pour s'acclimater ici. La Varsovienne a du chic, mais comme la Parisienne, c'est-à-dire que son goût reste toujours sobre et sûr. Les livres de Paris, ses journaux, ses revues, son théâtre intéressent autant que la littérature polonaise et sont commentés avec autant de ferveur. On se passionne à notre politique, à l'intérieure aussi bien qu'à l'extérieure, car, dit-on, celle-ci dépend beaucoup de celle-là. Bref, ici, les choses de France semblent aussi importantes, sinon plus, que les choses de Pologne.

Non, ce pays n'a pas, comme les grandes villes russes, subi l'influence de Berlin.

A l'hôtel, on ne comprend pas le hollandais, et le portier qui savait l'allemand est parti. Moi je baragouine un peu le polonais. Mes compagnons pas du tout et ils ne comprennent pas davantage le russe. Nous demandons en français ce que nous désirons et à l'instant nous sommes servis à souhait.

A Pétersbourg et à Moscou on se tire d'affaire, si on sait l'allemand. Pas à Varsovie, où tout homme qui se flatte d'avoir été bien élevé, toute femme qui se pique de distinction, parle de préférence le français.

Nous dinons d'une « zakouska » (assortiment de hors-d'œuvre). Il y a du caviar et aussi de la vieille wodka et du miout (hydromel très fort) et du vin de Crimée, excellent et pas cher.

Non ! Les Russes n'ont pas emporté toutes les friandises.

A onze heures, partout, tout doit être fermé. Mais, bientôt, ce sera à minuit seulement. On en a reçu l'assurance de la « kommandantur ».

Un bruit qui nous agace, un bruit qui, sans cesse, varie d'intensité, descend des cieux. Tantôt c'est un Aviatik qui ronronne, si ce n'est un Taube, puis c'est un Zeppelin qui grince comme une crécelle. Aéroplanes et aéronefs font bonne garde. Le kaiser est à Varsovie.

Si je pouvais le voir...

Sur ce souhait, je m'endors, moelleusement blotté dans l'édredon qui, à la vieille mode polonaise, tient dans ce lit lieu de matelas.

« UNSER KAISER ! »

De bonne heure, je suis debout. Je déjeune d'une tasse de café au lait et de quelques tartines très légèrement beurrées. Le beurre est rare.

Et maintenant, où est-il, l'empereur ?

Je cours à sa recherche. Mais la nouvelle cathédrale russe sollicite mon attention. Fi ! Que c'est laid ! Et comme je comprends les Polonais quand ils se moquent de ce gros tas de toc byzantin qui fait un si vilain contraste avec leur admirable cathédrale catholique, toute de grâce légère et harmonieuse.

Tandis que je rêve ainsi, une voix frappe mon oreille. On m'interpelle en français, sur un ton amical.

— Vous ici ? Par quel hasard ?

Assez inquiet, je l'avoue, je m'efforce de me composer une contenance et, affrontant le danger en face, je me tourne vers l'intrus.

Me voilà rassuré. Car je puis me fier à celui qui vient de m'aborder. Il ne trahira pas mon incognito. C'est le frère d'une aimable, d'une charmante Parisienne, native de Varsovie. Et, comme sa sœur, il hait le Boche...

Il m'entraîne. Bientôt, nous nous trouvons dans l'« Ogrod Saski », une promenade merveilleuse, au centre de la ville.

C'est là.

Nous voyons une foule qui attend, curieuse, un peu ironique, me semble-t-il, et sans aucun enthousiasme. Puis, nous nous trouvons derrière une haie de hussards. Ils sont à pied, écartent d'une main leur grand manteau théâtral, présentent le sabre.

Je me penche un peu. Je le vois très bien, le kaiser. Il cause avec animation, gesticule beaucoup. Le prince de Bavière semble l'écouter avec accablement et ne remue pas plus qu'une souche.

Ah ! très bien... Voilà le cinématographe qui doit enregistrer cette scène historique.

Mais qu'est-ce qu'on nous a donc raconté d'un Guillaume II fini, usé, vieilli avant l'âge ?

Ces deux portraits accolés : Avant ! Après ! pu-

bliés par les illustrés anglais ! Avant la guerre, un cavalier robuste, semillant, portant beau ; depuis la guerre, un pauvre vieux, voûté, ratatiné, maigre et... glabre.

Il a grisonné, à ce que l'on me dit. Mais je lui vois le teint frais, les joues pleines, les yeux brillants et rieurs. Et il porte, avec ostentation, toute sa moustache, parfaitement cosmétiquée.

Alors ?...

Il a fini de parler, l'opérateur du cinéma travaille toujours. L'empereur, dans une fougue juvénile, saute dans son auto. Il est aisé de le voir, il garde, en toute occasion, le souci de paraître : « Ein sturmender Preuss » (un Prussien à l'assaut).

Ses soldats y sont trompés et acclament l'impérial foudre de guerre de leurs relents : « Hurrah ! »

La population civile — les Polonais — reste figée dans un silence glacial.

Maurice Strauss.

DEMAIN VENDREDI

Notre envoyé spécial, le premier journaliste allié qui ait pu entrer dans Varsovie depuis l'occupation allemande, nous décrit l'aspect de la ville, l'attitude des habitants et nous rapporte les propos des vainqueurs provisoires.

La rentrée des Chambres

Après trois semaines de vacances — ou plus exactement de suspension — les Chambres reprendront aujourd'hui leurs travaux ; la séance de pure forme tenue le 2 par le Sénat n'a, en effet, interrompu que pour quelques minutes cette trêve parlementaire.

Tandis que la Haute Assemblée remettra sur le chantier la loi sur le monopole des blés, un peu trop hâtivement élaborée au Palais-Bourbon, les députés, après avoir voté les trois douzièmes provisoires affectables au dernier trimestre de l'exercice 1915, auront à se prononcer sur l'intéressante proposition de résolution que M. Jean Hennessy a récemment exposée aux lecteurs d'Excelsior et qui, on se le rappelle, invite le gouvernement à créer dans chaque région militaire, et pour la durée de la guerre, des comités consultatifs économiques.

La Chambre reprendra ensuite l'étude de la loi sur la réglementation des débits de boissons. On prête bien aux socialistes l'intention de reprendre la proposition mort-née de M. Alexandre Varenne, demandant la réunion de la Chambre en comité secret, mais, après l'accueil que les commissions de l'armée et du budget ont fait à cette intempestive proposition, elle paraît bien, en dépit de toute tentative pour la faire revivre, définitivement enterrée. — A. A.

DES BANQUIERS GERMANO-AMÉRICAINS participent à l'emprunt franco-anglais

NEW-YORK. — La commission financière franco-britannique s'est installée à la Chambre de compensation où elle a continué à conférer avec les banquiers américains. Lord Reading et sir Edward Holden ont rendu visite à plusieurs financiers.

On a appris qu'une partie des banquiers allemands des Etats-Unis, jouissant d'une certaine influence, ont décidé de partager l'emprunt avec d'autres banquiers américains. Ce groupe comprend, en dehors de ceux qui s'entendent à favoriser l'Allemagne, presque tous les banquiers d'origine allemande.

Un de ces derniers a déclaré :

Nos sympathies étaient pour les Allemands dans cette guerre, mais nous sommes avant tout Américains, nous désirons la prospérité des Etats-Unis, laquelle, nous en sommes convaincus, serait menacée si l'emprunt échouait. Donc, nous aurions considéré qu'on nous faisait une offense, si nous n'avions pas été conviés à y participer.

La Douma sera-t-elle prorogée ?

PÉTROGRAD. — Le Novoïé Vremia croit savoir de source autorisée que l'on estime dans les milieux politiques importants que le gouvernement ne peut pas et ne doit pas faire dans le domaine de la politique intérieure des expériences qui pourraient compromettre l'unité des forces gouvernementales ; le gouvernement doit tendre vers un but unique qui est d'organiser la victoire, en union avec les forces de la nation.

La Douma, qui a rempli son rôle, doit être en conséquence prorogée ; on estime d'ailleurs dans les milieux gouvernementaux que cette prorogation a été prévue par l'oukase impérial de janvier, qui a fixé la reprise de la session au mois de novembre au plus tard.

Les circonstances extraordinaires actuelles ont exigé une session provisoire urgente ; la Douma l'a tenue, elle doit être prorogée ; on croit que cette formalité aura lieu demain et que la reprise des travaux sera fixée au 11 novembre.

LA MÉDAILLE MILITAIRE décernée au général Lyautey

Est inscrit au tableau spécial de la médaille militaire, à compter du 14 septembre 1915 :

Lyautey, général de division, commissaire résident général de la République française au Maroc :

Nommé commissaire résident général de la République française au Maroc, au mois d'avril 1912, dans la période difficile qui suivit les émeutes de Fes, a fait preuve depuis cette époque, des plus belles qualités militaires, sachant toujours allier à un commandement énergique des dons d'organisation et d'administration remarquables.

Dès la déclaration de guerre, a su discerner avec perspicacité les moyens de venir le mieux en aide à la mère patrie. A poussé l'abnégation jusqu'à ne pas demander à prendre le commandement des forces qu'il embarquait pour la France et est resté à son poste, donnant à tous ceux que le devoir maintient dans les colonies le plus bel exemple de patriotisme. A continué son œuvre avec tant de dévouement et d'habileté que, malgré la guerre, jamais notre colonie marocaine n'a connu plus de calme prospérité.

LE COMMUNIQUÉ OFFICIEL BELGE

Violent duel d'artillerie

LE HAVRE. — Le grand état-major belge donne le communiqué suivant en date du 14 septembre :

L'action de l'artillerie allemande s'est manifestée principalement contre les abords de Dixmude et de Nieucapelle. Sur divers points de la voie ferrée de Nieuport à Dixmude et Noordschoote, nos canons ont pris sous leur feu plusieurs batteries et tranchées ennemies et ont dispersé à plusieurs reprises des travailleurs au sud de Luyghem. On ne signale aucune action d'infanterie.

L'accord turco-bulgare aurait commencé à être mis à exécution

BUGAREST. — D'après les journaux roumains, les Turcs, conformément à l'accord turco-bulgare, ont quitté les casernes de Karagatch, le faubourg d'Andrinople situé sur la rive droite de la Maritza. Les forts de cette rive et ceux établis le long de la voie ferrée ont été démolis ; les pièces d'artillerie et les barrières de fil de fer entourant les forts ont été envoyées dans la presqu'île de Gallipoli.

Le vali d'Andrinople a été appelé à Constantinople pour recevoir les instructions touchant les formalités de la remise des territoires cédés à la Bulgarie. Le préfet bulgare de Stara Zagora est parti pour Andrinople en vue de préparer le protocole de la prise de possession qui aura lieu le 18 septembre.

Suivant le journal Douma de Sofia, le gouvernement bulgare aurait été sondé par l'Allemagne en vue de l'envoi de trois divisions bulgares en Serbie, dès que l'Allemagne prendrait l'offensive contre cet Etat. M. Radoslavof aurait fait répondre que la Bulgarie entend conserver la neutralité.

FORCE SANTÉ

rapidement obtenues



par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants.

Convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

Echos de Belgique

NOTRE SOLDAT

Du front, septembre 1915.

On appelle ceux-ci des *Poilus*, ceux-là des *Tommies*. Voici le *Jas*. Prononcez *Ias*. On disait *Piotte* avant la guerre. Mais ce mot rappelait vraiment trop le temps déplorable des tirages au sort, de l'antimilitarisme, des volontaires à prime. Sur l'Yser, le mot nouveau est né : il a fait fortune. Il exprime bien ce qu'il veut dire, il est bref et un peu traînant. Il évoque à la fois la tenue, l'accent, la décision, la simplicité du soldat belge.

Le *Jas* n'est pas raffiné. Il n'a ni l'allure, éclatante jusqu'en sa négligence même, du soldat français, ni l'élégance native de l'Anglais. Il porte mal un uniforme propre. Il se lave, mais est mal rasé. Ses anciennes tuniques, ses glorieuses capotes avaient, en plus du pli de la fatigue et de la bataille, celui d'un savoureux laisser aller. Le costume kaki dont on vient de le vêtir ne lui prête nullement l'aspect d'un insulaire. Il le porte lâche et mal fermé, et, enfouissant sa casquette à fond, il lui donne d'emblée la tournure nationale.

Il se tient mal. Il va les bras ballants. Magnifique à la revue, il est au repos un peu va-ou-jete-pousse. Son sac est bien attaché, mais il le porte sans grâce ; son fusil bien soigné, mais il lui brimbale sur le dos. Il ne porte pas de bagues, sinon celle qu'il a coupée et limée dans une fusée d'obus boche. Il s'affale facilement, mais ce n'est jamais paresse ou lâcheté.

Il parle peu, mais ses mots sont marqués au coin du bon sens. Il ne s'emballe pas, mais il s'entête. Il écoute volontiers sans trop en avoir l'air. S'il appuie sur ses mots — c'est qu'il appuie sur ses idées. Il est fidèle dans ses amitiés, loyal dans sa parole, insouciant du qu'en-dira-t-on, comme de toutes les contingences. Il aime le boire et le manger. Il affectionne les nourritures abondantes et simples. On les lui donne.

Il n'a pas l'esprit éblouissant et léger, mais un humour formidable, un immense rire intérieur. Grand frère des *ketjes* de Bruxelles, il édifie de copieuses *zwanzes* et monte des bateaux avec un sang-froid peu ordinaire. Il suscite et propage un rire copieux et bienfaisant. Celui-ci, pendant une heure d'accalmie, se cache dans un coin de tranchée et imite le sifflement de la grenade : *ou-ou-ou*. Tous ses camarades menacés gagnent prestement leurs abris. Alors, il sort, examine les environs d'un air connaisseur, et dit, les deux mains dans les poches : « Tiens, elle n'a pas éclaté ! » Celui-là fait minutieusement sa toilette, pendant que les Allemands jettent des bombes de trente-neuf kilos. Tout à coup, il bondit, le torse nu parmi les autres : « Quel gros ! quel gros ! » erie-t-il — « Ce sont les mêmes que tantôt », riposte tranquillement son voisin. — « En as-tu jamais vu un aussi gros que celui-ci ? » Et il lève, entre le pouce et l'index un parasite qu'il vient de capturer dans sa chemise.

Il est très calme. Le jour où les Allemands ont employé pour la première fois sur l'Yser leur artillerie lourde, ils ont débuté par des projectiles de vingt-huit livres, ils ont continué par les marmites qui en pesaient soixante-dix. Ses camarades s'alarmaient un peu. Il a dit simplement : « Maintenant, j'attends les tonneaux ! »

Il ne jette point au vent, pour le plaisir, des mots héroïques. Il n'a pas de panache, tout en admirant le panache. Il fait consciencieusement et obstinément son devoir. Le 22 octobre, quand les premières colonnes du général Grosetti se lancent avec un entrain du diable sur le champ de bataille de Pervyse, elles passent près d'un observatoire, affreusement repéré, où un télégraphiste flamand pose des fils sous l'inférieur déluge. Un sergent de chasseurs, emporté par son sublime élan, embrouille, en courant, les fils disposés sur le sol. « On ne sait tout de même pas travailler comme ça ! » dit le télégraphiste. L'autre éclate de rire, se retourne et erie : « Eh ! va donc ! Beulemans ! ». Dans ce petit épisode, nous retrouvons les deux races.

Il respecte sa consigne jusqu'à la mort. Il le fait naïvement et sans pose, tel ce petit lignard qui resta en sentinelle, aux avant-postes de Dixmude, au milieu des Sénégalais, dix jours après le départ de son régiment. « On ne m'avait pas rappelé », disait-il, têt, aux gendarmes qui le ramenaient à son corps.

On le croirait lent de décision, pauvre d'initiative. Il faut le voir dans les patrouilles et à l'assaut. Parti pour une reconnaissance, il est un moreau d'ombre, il fait partie de la nuit. Il reste couché à terre à quatre pas des tranchées boches pour écouter leurs mouvements. Au cri de *En avant !* il ne s'arrête plus. Ceux qui l'ont vu devant Liège, sur la Nèthe, à Terwaete, à Nieupoort, disent que c'est un des premiers fantassins du monde.

Il est violent et fort, il brandit son fusil par le canon comme un jouet, mais se plaît à orner sa tranchée de girouettes découpées ou de petits avions

taillés dans le fer et le bois. Il a le cœur rempli de haine et gonflé d'amour. Aux prisonniers qu'il fait — il s'est promis souvent de ne jamais en faire — il donne son pain, son chocolat, parfois son tabac. Il s'apitoie quand, d'un geste invariable et bien connu, l'Allemand captif, ouvrant ses doigts, et mesurant l'air à la hauteur de son genou, explique sommairement qu'il a cinq petits enfants. Il frappe dur dans le combat. Il est devant la mort comme un petit enfant.

Un officier m'a dit en pleurant : « A la place où vous êtes, un de mes hommes est tombé, hier, blessé au flanc par dix éclats d'obus. Il a eu une longue agonie. Tant que le bombardement a duré, il n'a appelé personne. Il a demandé qu'on le laissât là. Puis, quand le calme est revenu, il a fait venir son sergent et lui a dit : « Ecrivez mon testament ». Puis, dictant : « Chers parents, je meurs pour mon pays, je meurs avec Dieu, je suis content ! » Puis il a dit au sergent : « Embrassez-moi, je penserai » que c'est mon père. Et vous aussi, caporal, comme si c'était maman. » Il a demandé à ses camarades de réécouter autour de lui la prière des agonisants. Il est mort très vite. L'officier me laissa lire le petit papier. Sa main tremblait.

Pierre Nothomb.

LA BELGIQUE sous la botte allemande

La légation de Belgique nous communique le texte du 19^e rapport de la commission d'enquête sur la violation des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre, adressé à M. Carton de Wiart, ministre de la Justice :

Monsieur le ministre,

M. le ministre des Chemins de fer, Postes, Télégraphes et Marine nous communique le rapport suivant, relatant le régime et les vexations auxquels ont été soumis en Allemagne des ouvriers de l'atelier central des chemins de fer, à Luttre, qui, ainsi que nous l'avons exposé précédemment, ont refusé de travailler pour l'ennemi :

1^o A la suite du refus des ouvriers de reprendre le travail, conformément aux réquisitions de l'autorité allemande, celle-ci cherche à les affamer. Elle fit défense aux autorités communales de leur donner des secours, soit en nature, soit en argent. Quelque temps après, en vue de leur enlever toutes ressources, elle procéda à l'arrestation et à l'emprisonnement de presque tous les fonctionnaires et agents de l'Etat, ainsi que des particuliers qui les assistaient dans la distribution des secours. Les ouvriers furent menacés de voir leurs maisons incendiées, d'être déportés en Allemagne avec leurs familles, d'avoir à héberger des ouvriers allemands.

2^o Les ouvriers furent réquisitionnés à domicile par des soldats, baïonnette au canon. En leur absence, des membres de leur famille furent pris comme otages. L'arrestation des femmes et des enfants se produisit fréquemment. Une fillette de quatorze ans fut détenue.

3^o Les officiers allemands injuriaient les ouvriers qui, pour justifier leur refus de travailler, invoquaient leurs sentiments patriotiques ou la circonstance qu'ils avaient un parent à l'armée.

4^o Les ouvriers furent détenus pendant neuf jours, avant leur départ pour l'Allemagne, dans une voiture de chemin de fer de troisième classe et dans un wagon à bestiaux. Ils y étaient entassés de telle façon qu'ils ne pouvaient se coucher pendant la nuit. Ils souffrirent cruellement du manque d'air et de la chaleur, les voitures restant exposées toute la journée aux rayons du soleil. Le wagon à bestiaux, qui n'avait pas été nettoyé, dégageait une odeur nauséabonde.

5^o L'autorité allemande avait d'abord autorisé le ravitaillement des prisonniers par leurs familles ; mais, le sixième jour, exaspérée de leur résistance, elle les mit au pain sec et à l'eau.

6^o Cent cinquante uhlans furent cantonnés dans le village, aux frais des habitants. Pendant un jour et une nuit, les habitants furent astreints à les héberger.

7^o Des uhlans patrouillèrent dans les rues pour intimider la population, allant jusqu'à charger, la lance à la main, de paisibles habitants qui conversaient sur le seuil de leur habitation. Deux personnes furent blessées au cours d'une de ces charges.

Malgré toutes ces vexations, les ouvriers conservèrent une attitude calme et digne. Ils se refusèrent obstinément à travailler pour l'armée allemande.

M. Léon Théodor déporté

Le HAVRE. — Suivant des renseignements parvenus de Belgique au sujet de l'arrestation, mercredi dernier, de M. Léon Théodor, bâtonnier de l'ordre des avocats belges, et de sa déportation immédiate dans une forteresse d'outre-Rhin, il semble résulter que l'intervention en cette affaire du bâtonnier était motivée par un nouvel et scandaleux abus de pouvoir des autorités allemandes. Ces autorités, en effet, voulaient saisir, au domicile de l'ancien sénateur Sam Wiener, de son vivant avocat du roi Léopold II, des dossiers privés, relatifs à l'affaire de la succession royale.

ECOLE PIGIER

CHOIX D'UNE SITUATION
Envoi gratuit
Boulevard Poissonnière, 19

Carnet de la Femme

LES BLOUSES NOUVELLES

Avant de commander des robes d'hiver, ou simplement des costumes d'automne, les femmes économes songent à renouveler leurs blouses. Bien des modèles sont faciles à établir à la maison même et, très peu coûteux, peuvent être d'une originalité certaine et d'une jolie élégance.

Les modèles les plus réussis sont d'une réelle simplicité de ligne et empruntent leur charme à la beauté du tissu ou à l'imprévu d'un détail.

Voici deux modèles bien dans la note nouvelle avec



Blouse de crêpe citron, garnie de broderie bleue

l'effet de plastron rapporté, si en vogue actuellement. Le premier est en crêpe citron, de forme complètement plate. Les femmes très minces feront placer le tissu en droit fil. Celles qui veulent plus d'ampleur ont tout avantage à le mettre en plein biais, car il forme ainsi des plis qui donnent beaucoup de souplesse à l'ensemble. Un rien de broderie marine, genre russe, au point de croix, dans les tons bleu-marine, et des boutons de crochet ou de passementerie bleue tranchent de façon très heureuse sur l'ensemble clair.

Les longues manches chemisier sont à volonté kimono ou montées à emmanchures. Mais la forme kimono nécessite une couture à mi-longueur, car un tissu de soie n'est assez large pour faire la blouse d'une seule pièce. Beaucoup de blouses ont actuellement une encolure montante, tout au moins derrière, car devant elle découvre encore souvent, sinon le cou, du moins la base du cou. On trouve une grande variété d'encolures de toutes sortes : cravates 1830 en soie noire avec pointes de linon, collettes pierrot avec plissés et ruches, cols marins, cols à l'enfant, il n'y a que l'embarras du choix.

Avec certaines blouses, qui n'ont pas du tout de col, on porte une encolure mobile qui met une note très nette dans l'échancrure de la jaquette. Beaucoup de blouses sont aussi largement décolletées sur un plastron plissé, uni ou gaufré auquel est fixé un col montant ou rabattu.

Le second modèle croqué ici est fait d'un mélange de mousseline de soie et de velours marine qui compose un ensemble très élégant avec une jupe de velours marine. Le corps de la blouse est entièrement en mousseline de soie à longues manches chemisier. Sur cette blouse est posé une sorte d'étole ou de grand plastron carré en velours ourlé de ganses en même tissu. Ce plastron s'échancre à volonté sur une guimpe d'organdi blanc ou rose ou sur une guimpe de mousseline de soie marine. Dans l'appartement, rien n'est plus joli que l'ensemble uniformément sombre de la blouse d'une seule teinte ; mais, sous la jaquette, combien on apprécie la note claire d'un col et d'un gilet d'une lingerie propre et nette. Beaucoup de modèles de blouses sont faits de deux tons différents : rose et marine, noir et blanc, grenat et bleu, citron et bleu, coloris et tissus mélangés de mille manières. Beaucoup aussi de broderies au passé ou au plumetis faites à même ou rehaussées d'un rien d'or ou d'argent ; mais le tout dans la note discrète et simple qui fait la toilette chère actuelle.

JEANNE FARMANT.

Ypres la Martyre

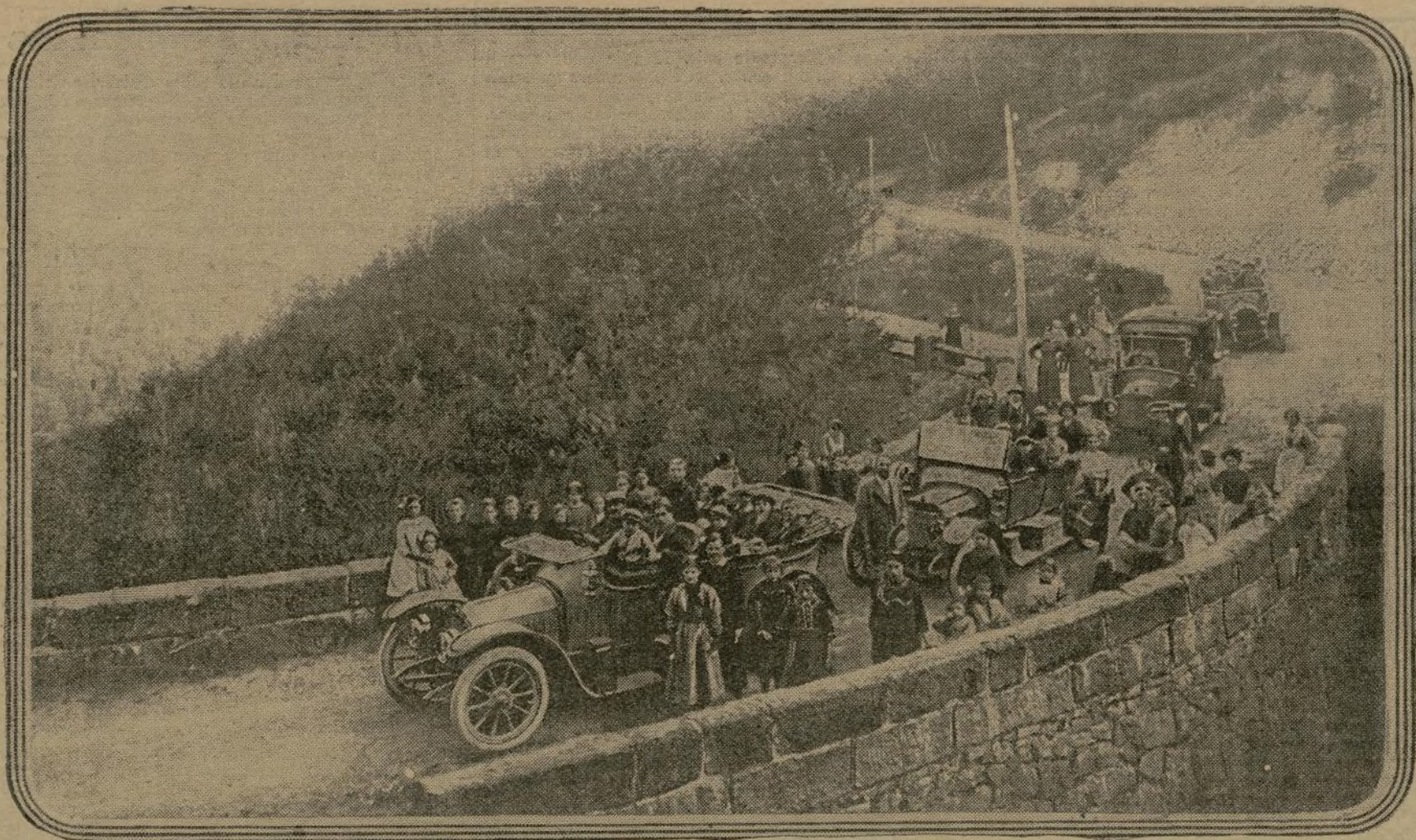
LONDRES. — Dimanche, 300 obus sont tombés sur la ville d'Ypres.

Lundi, le bombardement a été moins sévère, mais l'un des obus était du calibre de 17 pouces. (Times.)

Le bombardement de Zeebrugge

LA HAYE (Dépêche particulière). — Le dernier bombardement de Zeebrugge a eu pour conséquence la destruction d'un fortin que les Allemands y avaient construit et pour lequel ils ont dépensé un million de mark. Cent vingt-cinq soldats allemands furent tués, et un grand nombre de blessés sont soignés à Bruges. Un sous-marin a été détruit et de nombreux obus sont tombés à cinquante mètres d'un endroit où se trouvaient quatorze sous-marins.

Les vacances de petits réfugiés belges et français



Grâce à la collaboration des préfets de l'Hérault, du Gard, de M. le professeur Flahault et du consul de Belgique à Cette, plusieurs centaines de petits réfugiés belges et français sont actuellement réunis à l'hôtel du Mont-Aigoual et passent, à 1.400 mètres d'altitude, des vacances animées par de fréquentes excursions en automobiles.

Nouvelles brèves

Ville de Paris 1865. — Le numéro 371382 est remboursé par 150.000 francs; le numéro 115142 par 50.000; les quatre numéros suivants par 10.000 francs: 179580, 406750, 628940, 25055.

Obligations Suez 5 0/0. — Le numéro 103279 gagne 150.000 francs; les deux numéros suivants gagnent chacun 25.000 francs: 290469, 237032.

Un vitrage cède. — Hier, vers 2 heures de l'après-midi, 50, rue Alexandre-Parodi, à Paris, une jeune fille, Mlle Germaine Perrier, quatorze ans, marchant sur un vitrage, est tombée de la hauteur du troisième étage et s'est tuée net.

Il vient annoncer sa mort. — SENLIS (Dép. partic.). — Un habitant du village de Glaignes, M. Fernand Boudin, est venu annoncer sa mort aux bureaux de l'Avenir Républicain de l'Oise. Le 2 décembre 1914, sa femme était prévenue avec tous les ménagements possibles que son mari avait été tué le 10 novembre, et on lui remettait son acte de décès. Heureusement, le soldat Boudin n'est pas mort, il n'a qu'un doigt de perdu. Il est chez lui et il se promet de faire encadrer son acte de décès. Ce sera, a-t-il dit, mon fétiche!

Ruade mortelle. — CHAMOISY (Dép. partic.). — Un ouvrier agricole, Hubert Van Moorleghem, âgé de quarante-deux ans, au service de M. Claye, cultivateur, ayant commis l'imprudence de s'approcher d'un cheval ombrageux, reçut une ruade si violente dans l'aine qu'il tomba à terre et succomba quelques instants après dans d'atroces souffrances.

Fillette écrasée par une automobile. — CALAIS (Dép. partic.). — Une automobile étrangère suivait à petite allure le quai des Salines, à Saint-Omer, lorsqu'une fillette de huit ans, Fernande Anciaux, sortit inopinément d'une maison et s'élança sur la chaussée, où elle fut renversée par le véhicule. Grièvement blessée à la tête, l'infortunée fillette fut transportée à l'hôpital Saint-Louis, où elle expira peu après. Son père est prisonnier de guerre en Allemagne.

Une femme se pend. — CALAIS (Dép. partic.). — A la suite d'une violente discussion avec son mari, la dame Queva-Klimpeter s'est pendue dans sa chambre à l'aide de la corde à sauter de sa fille.

Une grenade tue des enfants. — CALAIS (Dép. partic.). — Au mont Bernanchon (Pas-de-Calais), dans la région de Béthune, deux enfants ont été grièvement blessés par une grenade trouvée dans une tranchée abandonnée. L'un d'eux a succombé à ses blessures.

An conseil général de l'Aube. — TROYES (Dép. partic.). — Le conseil général de l'Aube a émis le vœu, « afin d'éviter l'exode des blés et l'agiotage, que le Sénat approuve la loi votée par la Chambre concernant le prix des blés; qu'un prix soit fixé pour la farine pour faire cesser l'écart abusif et scandaleux qui existe entre le prix du blé et celui de la farine ».

Il a également émis le vœu qu'en raison du manque de monnaie qui crée une gêne sérieuse pour tout le public, la chambre de commerce de Troyes, d'accord avec la ville, émette le plus tôt possible des coupures divisionnaires.

Le conseil a également approuvé le vœu que « l'importante question de la suppression du privilège des bouilleurs de cru ne soit pas tranchée au cours de la guerre ».

Enfin, sur une motion de la commission des finances, le conseil a ajourné le vote du budget.

Il ne faut jamais désespérer. — TOULON. — Depuis le 9 septembre de l'année dernière, la famille Ravals, habitant Lorgues (Var), était sans nouvelles du soldat Fernand-Marius Ravals, du 112^e de ligne. L'autorité militaire l'avait d'abord

classé parmi les disparus, et depuis plusieurs mois le fantassin Ravals était considéré comme mort.

Une lettre du ministère des Affaires étrangères d'Espagne, datée du 12 septembre, est parvenue hier à Lorgues. Elle apporte à la famille Ravals la nouvelle suivante: « Nous avons appris de notre ambassadeur à Berlin que votre fils Fernand Ravals est prisonnier. » La famille Ravals a donc attendu un an pour être fixée sur le sort de son enfant.

La commission parlementaire à Saint-Etienne. — SAINT-ETIENNE. — La commission parlementaire, après avoir tenu une courte séance hier matin, à la préfecture, est allée visiter l'usine Zavareto, établissements dits de l'armement national, et les aciéries de Saint-Etienne, dites usines Barrouin.

Dans l'après-midi, la commission s'est rendue à Rive-de-Giers.

Enfants imprudents. — TOULON. — Dans un champ avoisinant une usine à munitions du faubourg du Pont-du-Las, trois enfants, les jeunes Davallero, Tramoni et Garibaldi, âgés d'une dizaine d'années, avaient trouvé une cartouche de fulminate. Ils ont eu l'imprudence d'essayer de la faire exploser. La cartouche a éclaté et tous trois ont été grièvement blessés.

Deux ministres en Haute-Savoie. — ANNEMASSE. — M. Sembat, ministre des Travaux publics, a passé quarante-huit heures dans la Haute-Savoie, où il s'est rencontré avec M. David, ministre de l'Agriculture.

Les ministres ont visité la ligne de Bellegarde à Annemasse, dont la rectification et le dédoublement sont projetés. MM. Sembat et David sont allés au barrage du Rhône, à Gellissiat et à Malpertuis; puis, de Bellegarde, ils ont visité la Porte du Rhône.

BULLETIN MILITAIRE

Insoumis de la classe 1916

Le ministre de la Guerre vient de prescrire d'adresser d'urgence des ordres de route aux jeunes soldats de la classe 1916 qui n'ont pas été touchés par leur ordre d'appel. Les commandants de recrutement fixeront, d'après la distance à parcourir et le temps nécessaire pour la notification, la date extrême à laquelle le jeune soldat devra avoir rejoint.

A partir de cette date, les délais de grâce ne sont que de deux jours, en temps de guerre, pour le territoire continental. Pour les jeunes gens originaires des pays occupés par l'ennemi, et si cette notification ne peut être faite, le délai uniforme pour se présenter à l'autorité militaire (gendarmerie ou bureau de recrutement) sera de dix jours, à partir du 15 septembre; le même délai de grâce commencera à courir deux jours après l'expiration des dix jours. Après ces délais, les jeunes gens qui n'auront pas rejoint seront déclarés insoumis. Leurs noms seront affichés, pendant toute la durée de la mobilisation ou des opérations, dans toutes les communes du canton de leur domicile.

Les insoumis qui sont condamnés sont, à l'expiration de leur peine, envoyés dans une compagnie de discipline.

L'incorporation de la classe 1917

On sait qu'une loi est nécessaire pour autoriser l'incorporation de la classe 1917, dont le recensement et la révision sont achevés. Le ministre de la Guerre a informé la commission de l'armée qu'il déposera demain à la Chambre un projet de loi décidant l'incorporation de la classe 1917 pour le 15 octobre prochain.

Ce projet ordonne en même temps le maintien à la disposition du ministre, en raison de l'état de guerre, de la classe 1888, qui, normalement, aurait dû être libérée le mois prochain.

TRIBUNAUX

Faux aviateur

Devant la huitième chambre correctionnelle comparaissait, hier, pour escroquerie, un nommé Conrad Aubert.

Le 22 juillet, il était arrêté par l'agent Ceccaldi, porteur d'une carte de visite au faux nom de comte Pierre de Courtries, avec fausse qualité d'aviateur militaire.

Grâce à ces titres, il s'était fait héberger dans des pensions de famille tenues par les dames Vernagert et Rogers. Ainsi, également, il escroqua des sommes s'élevant à 487 francs pour la première de ces dames et 347 francs pour la seconde.

Le tribunal l'a condamné à treize mois de prison et 50 francs d'amende.

Il aura à répondre devant le conseil de guerre du chef de désertion.

Les détournements d'un sous-officier

Le conseil de guerre a condamné, hier, à trois ans de prison le maréchal des logis chef Richard, accusé d'avoir détourné une somme de 250 francs, représentant l'indemnité de déplacement des jeunes soldats de sa batterie, et une autre somme de 68 fr. 25 constituant le prêt du soldat Hermant.

Fâcheuse intervention

Pour outrages aux agents lors de l'intervention de ceux-ci dans une contestation qu'il avait eue avec un chauffeur de taxi-auto, M. Durrieux, époux divorcé de la baronne de Vaughan, a été condamné, hier, à 200 fr. d'amende par la huitième chambre correctionnelle.

Au Sous-Secrétariat de l'aéronautique militaire

Rien n'est encore décidé au sujet de la constitution du cabinet de M. R. Besnard, sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique militaire. Seul, M. Bairet, un ami particulier de M. R. Besnard, est désigné pour les fonctions de chef adjoint.

Ajoutons que tous les bureaux de la cinquième arme quitteront le boulevard Saint-Germain très prochainement et seront transférés en un immeuble spécial, où seront réunis tous les services.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— Hier a été fêté l'anniversaire de la naissance de S. A. R. le prince Humbert de Piémont, prince royal, troisième enfant de L. M. le roi et la reine d'Italie, né au château de Racconigi, le 15 septembre 1904.

Le jeune prince a en cette occasion, adressé à la reine mère une dépêche lui annonçant qu'il avait visité les tranchées du front et assisté à des opérations d'artillerie.

INFORMATIONS

— Le duc de Roxburghe, blessé sur le front anglais, est à présent en convalescence.

— L'écrivain Robert d'Alery-Radot, aspirant, est arrivé sur la ligne de feu, en Argonne.

— Lady Arthur Paget, dont la sympathie pour la France s'est si charitablement manifestée dès le début de la guerre, va remettre à M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, la somme de 525.000 francs, qu'elle a recueillie en quête pour la Croix-Rouge et les autres œuvres de guerre françaises.

NAISSANCES

— Mme Xavier de Bengy, née de Boiry, a mis au monde, à Bourges, un fils qui a reçu le prénom de Louis.

— La comtesse de La Cornillère, née de Coniac, a donné le jour à un fils qui a reçu le prénom de Charles-Henry.

— Mme Camille Hercaugh, femme de l'ingénieur civil des mines, a mis au monde un fils qui a été appelé Francis.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De M. Ernest Desjovers de Prahas, conservateur des forêts, en retraite, décédé à Châteauroux, âgé de soixante-dix-neuf ans;

Du général Maës, aide-de-camp du roi Albert, décédé à Bruxelles, des suites des fatigues de la campagne et des privations supportées en Allemagne pendant sa captivité;

De Mme Gustave Revénaz, née Nélaton, décédée au château des Réaux (Cher), âgée de soixante et onze ans;

De M. A. Guillon, décédé à soixante-douze ans, au château du Mas de Cepet (Haute-Garonne);

De Mlle Marie-Thérèse de Villedieu, fille du secrétaire général de la Société générale de Crédit industriel et commercial, décédée à vingt-quatre ans, au Vésinet, sœur du sous-lieutenant Henri de Villedieu, de M. René de Villedieu, de Mlle Madeleine de Villedieu et du capitaine Jean de Villedieu, tué à l'ennemi;

De Mlle Sidonie Rouquier, dame de la Légion d'honneur, décédée à quarante-huit ans;

De Mme Privat-Deschanel, née Berthe Salie, femme du professeur au lycée Condorcet et à l'Ecole coloniale;

Du lieutenant-colonel d'infanterie en retraite vicomte d'Isarny-Gargas;

De M. Henri Mousson, vice-président du conseil général, décédé à Seurre (Côte-d'Or);

De M. Lefebvre, conservateur des eaux et forêts, en retraite, à Madonne (Vosges);

De M. Raoul Blanc, compositeur de musique, décédé à Marseille;

De Mlle de Reghat, décédée à Marseille, âgée de soixante-seize ans;

Du capitaine de frégate de Landes, en retraite, à Venelles (Bouches-du-Rhône);

De Mme Royer, fille du graveur J.-B. Daguin, correspondant de l'Institut, décédée à Paris;

De M. Louis Ramolino de Coll-Atto, fils du commandant et de la comtesse, née Clouët des Pesruches, décédé âgé de vingt ans, des suites des fatigues contractées aux armées, décoré de la Croix de guerre.

Pour les Informations de Naissances, de Mariages et de Décès s'adresser à l'Office des Publications d'Etat Civil, 24, boulevard Poissonnière, de 9 heures à 6 heures. Téléph. Central 52-11. Il est fait un prix spécial pour les abonnés d'Excelsior.

Morts au champ d'honneur

Les lieutenants : Georges Flersheim, de l'artillerie, ingénieur, inventeur d'un lance-bombes remarquable, tombé âgé de trente ans; Jean Deygas, des chasseurs à pied.

Les sous-lieutenants : Colas, de l'infanterie, tombé le 18 août; René Asselot.

Ambroise Suchet, de l'infanterie, tué en août, âgé de vingt-trois ans.

Nouvelles parlementaires

La liquidation à la Bourse

M. Ribot, ministre des Finances, s'est rendu hier après-midi à la commission du budget pour exposer les conditions dans lesquelles va se faire la liquidation, fin septembre, des engagements à terme, tant au parquet que sur le marché libre des valeurs.

Le ministre a considéré comme essentiel que, si l'on entreprenait cette liquidation, elle se fit simultanément sur les deux marchés.

En effet, des engagements peuvent être pris sur ces deux marchés par des personnes qui se trouvent ainsi créancières d'un côté et débitrices de l'autre. Il y a donc intérêt à ne pas scinder l'opération.

La liquidation se fera conformément au règlement de la Bourse. Tous les acheteurs pourront conserver leurs positions, à condition de payer les intérêts moratoires et de s'acquitter par des acomptes successifs des différences entre les cours de fin juillet 1914 et les cours actuels.

Un décret doit intervenir pour régler cette question; il prévoit que des délais supplémentaires pourront être accordés à ceux qui en auront besoin.

Les mobilisés et les habitants des départements envahis continueront de jouir du moratorium actuel.

En ce qui concerne les rentes 3 1/2 amortissable qui pesaient surtout sur la coulisse des rentes, le marché en est aujourd'hui à peu près dégagé par la conversion en obligations de la Défense Nationale.

Quant aux rentes 3 0/0 qui sont encore flottantes, pour partie au parquet et pour partie à la coulisse des rentes, une grande institution financière consent à les mettre dans son portefeuille au fur et à mesure que les titres se présenteront à la négociation. De sorte que ces rentes ne pèseront à aucun moment sur le marché, résultat important, surtout à raison de l'éventualité d'un prochain emprunt.

Communiqués

L'agence des prisonniers de guerre « Les Nouvelles du Soldat », dont les services sont absolument gratuits, est un bureau créé par le groupe des députés de la Seine et reconnu par décret du 23 décembre 1914 pour la recherche des militaires disparus. Elle n'a rien commun avec la Croix Jaune, installée dans une partie différente du même immeuble.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont envoyées, immédiatement et sans aucun retard, concernant les faits de guerre ou les événements divers offrant un intérêt éral

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Demain vendredi 17 septembre, en soirée, à 8 heures, rentrée de M. de Féraudy : le Voyage de M. Perrichon, l'Anglais tel qu'on le parle.

JEUDI 16 SEPTEMBRE

La matinée

Comédie-Française. — A 13 h. 30, le Mariage de Figaro. Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — A 13 h. 30, Manon, Cavalleria rusticana, et, en fin de spectacle, la Marseillaise. Marigny. — (Voir programme soirée.)

Châtelet. — A 14 heures, le Tour du monde en 80 jours. Comédie-Royale. — A 14 h. 30. (Voir programme soirée.)

Gaité-Lyrique. — A 14 h. 30, l'Enfant du miracle. Renaissance. — A 14 h. 30, la Carotte.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 14 h. 15, l'Aiglon. GAUMONT-PALACE. — A 2 h. 1/4, lord Kitchener

et le général Joffre aux armées. Loc. 4, rue Forest. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Pathé. — (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace. — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent. (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — 2 h. 30 à 8 h. 30, vues prises sur le front.

La soirée

Comédie-Française. — A 20 h., Mademoiselle de Belle-Isle. Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — Relâche.

Comédie-Royale. — A 20 h. 45, les Débutants de Mauricette, Appartements meublés (comédie), Appartez votre or (revue).

Gaité-Lyrique. — A 20 h. 30, l'Enfant du miracle. Marigny. — Dernière de On arrive ! Demain gd programme d'attractions. Débuts sensationnels. Prom. 1 fr.; faut. 3, 2, 1 fr.

Châtelet. — A 20 h. 15, Trois de cœur. Répétition générale. Théâtre Michel (Gut. 63-30). — A 8 h. 20, l'Attente; 8 h. 40, Léonie est en avance, de Feydeau; 9 h. 45, Plus... change... de Rip.

Palais-Royal. — A 20 h. 30, la revue « 1915 », de Rip. Renaissance. — A 20 h. 30, la Carotte.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche. Vaudeville. — Relâche.

GAUMONT-PALACE. — A 8 h. 1/4. (Voir programme de la matinée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 à 11 h., spect. perm. Nos alpins au repos et au front.

Tivoli-Cinéma. — 3 h. 30 à 8 h. 30, vues prises sur le front. Omnia-Pathé. — 2 à 11 heures, trois heures de spectacle : Gattés de l'escadron; lord Kitchener au front français.

"Academia"

Le Stade Brancion

Voici les résultats de la réunion de mardi : 100 yards handicap. Garçonnets : 1. J. Wild (14 m.); 2. P. Aubry (10 m.). Adhérents. Première série : 1. Mlle J. Borde (15 m.); 2. Mlle E. Etienne (13 m.); 3. Mlle Cauchon La Roche (15 m.). Deuxième série : 1. Mlle M. Etienne (15 m.); 2. Mlle Cerisier (scratch); 3. Mlle G. Bellier (5 m.).

Finale, réunissant les deux premiers de chaque série Mlle Cerisier n'a pas participé à la finale) : 1. P. Aubry; 2. Mlle G. Bellier; 3. Mlle J. Borde.

Lutte à la corde : gagnée par l'équipe P. Wild, Mlle Etienne, H. et G. Bellier, S. Aubry, J. Lemaire et Cauchon La Roche.

Un match de basket-ball très animé a terminé la réunion, que dirigeait Mlle Johanne.

La prochaine réunion aura lieu vendredi 17. On commencera à 3 heures précises.

Réunions d'aujourd'hui

LAWN-TENNIS : matin et après-midi, 64, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly.

CULTURE PHYSIQUE : 15 heures, Gymnase Chazelles, 26, rue de Chazelles. Professeurs : Mlle Poncini et M. Camus.

COURS D'ESCRIME : 15 heures, Salle Laurent, 35, rue des Martyrs. Professeur : M. Laurent.

La Bourse de Paris

DU 15 SEPTEMBRE 1915

Le marché a vu aujourd'hui ses tendances se régulariser et la plupart de ses compartiments n'ont pas enregistré d'écarts de cours bien significatifs.

Nos rentes sont calmes : 3 0/0, 68; 2 1/2 0/0, 91,20. Aux emprunts étrangers, le Russe 1906 perd 0 fr. 20 à 88,75; 1909, par contre, soutenu à 78,05. Extérieure espagnole, 88. Banques indécises : la Banque de France se retrouve à 4,520; Crédit Lyonnais, 885. Peu de modifications sur les chemins de fer : Est, 774; Nord, 1,225; Rio hésitant entre 1,510 et 1,515.

Quelques bonnes demandes sur le Suez, qui se ressaisit de 3,985 à 4,020. Obligations irrégulières.

Enfin, sur le marché en banque, le Maltzof termine à 442 contre 447, la Toulia à 1,037 contre 1,084, le Platine à 425 contre 421. De Beers ordinaire 201,50.

DANS LA MARINE

Désignations. — L'ingénieur général de 1^{re} classe du génie maritime Duplas-Lahitte est appelé aux fonctions d'inspecteur général des constructions navales et de président de la commission des machines et du grand outillage.

L'ingénieur général de 1^{re} classe du génie maritime Romazzotti est appelé aux fonctions d'adjoint à l'inspecteur général des constructions navales.

L'ingénieur général de 2^e classe du génie maritime Croneau est nommé aux fonctions de directeur des constructions navales à Toulon, qu'il rejoindra le 4 octobre prochain.

L'ingénieur général de 2^e classe du génie maritime Maurice est désigné pour remplir, pendant la durée de la fermeture de l'école d'application du génie maritime, les fonctions d'adjoint au directeur central des constructions navales.

L'ingénieur général 2^e classe Louis est nommé directeur central des constructions navales au ministère de la Marine.

Légion d'honneur. — L'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe Delaye est inscrit au tableau spécial pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur (corps expéditionnaire d'Orient).

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements ci-après : Le capitaine de frégate Desvoyod, du croiseur-cuirassé Duplet; le lieutenant de vaisseau Morris, du torpilleur d'escadre Mécanicien-Principal-Lestin.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Nous avons reçu de M. Cunningham, de Saint-Germain-en-Laye, un jeu de « puzzle » que nous avions demandé ici même pour des soldats du front. Nos plus sincères remerciements.

APPEL AUX JEUNES

« La France doit retrouver ses frontières naturelles et le commerce français sa prépondérance », voilà ce que pense chacun de nous. Cette pensée soutient notre courage et donne à nos soldats l'héroïsme dont ils font preuve, car nous luttons à la fois pour notre sol et pour notre prospérité nationale.

Mais comment préparer ce réveil du commerce, puisque les vides se produisent tous les jours dans les affaires, et que l'appel de jeunes classes prive les commerçants du concours des employés de dix-huit à vingt ans ? « C'est aux jeunes gens de treize à dix-sept ans qu'il appartient de remplacer leurs aînés. »

Il importe donc que, dès la sortie de l'école primaire, ils se préparent immédiatement au commerce. « Une bonne écriture, un calcul rapide et sûr, la connaissance des coutumes, des lois et usages commerciaux, de la tenue des livres, de l'anglais et de la machine à écrire », leur permettront de se rendre utiles et de se faire apprécier des chefs de maison.

Or, cette préparation commerciale, aucun établissement ne peut la donner d'une façon plus complète et plus pratique que les Ecoles PIGIER. Ces Ecoles, ouvertes à tous, sans examen préalable, mettent à la disposition de leurs élèves un outillage parfait qui leur évite l'apprentissage dans les affaires et leur permet de débiter à de bons appointements.

L'enseignement étant donné individuellement à chaque élève, on peut s'y inscrire à toute époque de l'année. Ceux qui n'ont pas la facilité de se déplacer peuvent faire les mêmes études par correspondance.

L'Ecole PIGIER, boulevard Poissonnière, 19, ou rue de Rivoli, 53, enverra gratuitement la brochure, Choix d'une Situation, à toute personne qui lui en fera la demande.

ELIMS PIERRE Chandails 3,90

162, av. Malakoff et 10, faub. Montmartre (cour Auto)

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par ses voies urinaires et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées et les plus graves (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, filaments, rétrécissements, besoins fréquents, rétention, etc.), sont guéries radicalement et définitivement sans interventions dangereuses, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode du Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris. Cette nouvelle méthode scientifique, extrêmement efficace et tout à fait spéciale, possède une puissance curative profonde, considérable; elle conduit sûrement à une véritable guérison complète et définitive, tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade, sans perte de temps. Il suffit d'écrire avec détails, pour recevoir gratuitement une consultation particulière, claire et précise.

Pour les Militaires

Prix spéciaux pendant la Guerre

BOUSSOLES réglementaires 5°75, 4°30 et 2°50

JUMELLES militaires..... 65°, 58°, 45° et 25°

MONTRES bracelet, argent et nickel, 54°, 44° et 32°

Franco de port et d'emballage pour la zone des Armées.

J. AURICOSTE & Co., Horloger de la Marine

de l'Etat et du Service Géographique de l'Armée.

10, RUE LA BOÉTIE, PARIS

CHEMIN DE FER DE L'ETAT

Service Paris-Royan

Jusqu'au 4 octobre, les communications entre Paris-Montparnasse et Royan seront assurées notamment par les trains ci-après :

Au départ de Paris : 1^{er} Train express de jour partant de Paris-Montparnasse à 9 h. 20 les mardis, jeudis et samedis, à 7 h. 57 les autres jours et arrivant à Royan à 10 h. 28; 2^o Train express de nuit partant de Paris-Montparnasse à 21 h. 43 et arrivant à Royan à 8 h. 14.

Au départ de Royan : 1^{er} Les lundis, mercredis et vendredis, train express de jour partant de Royan à 9 h. 10 et arrivant à Paris-Montparnasse à 18 h. 43; les autres jours, train express partant de Royan à 8 heures et arrivant à Paris-Montparnasse à 20 h. 8; 2^o Train express de nuit partant de Royan à 20 h. 40 et arrivant à Paris-Montparnasse à 6 h. 52.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

PARIS A LONDRES, par Dieppe

Service tri-hebdomadaire dans chaque sens

Départ de Paris-Saint-Lazare à 8 h. 55 les mardis, jeudis et samedis.

Départ de Londres à 10 heures les lundis, mercredis et vendredis.

Wagon-restaurant entre Paris et Dieppe, et vice versa.

PRINCES BILLETS. — Billets simples, valables sept jours : 1^{re} classe, 40 fr. 45; 2^e classe, 36 fr. 20. Billets d'aller et retour, valables un mois : 1^{re} classe, 85 fr. 15; 2^e cl., 61 fr. 15.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard

Le rôle de l'artillerie aux Dardanelles

ECHELON D'ARTILLERIE ALLANT CHERCHER DES MUNITIONS



OFFICIERS ANGLAIS EN OBSERVATION AVANT L'ATTEQUE D'ANAFARTA

L'organisation des services d'artillerie est souvent assez difficile à réaliser aux Dardanelles, pays où les obstacles naturels, roches, ravins, etc., apportent de sérieuses entraves au déplacement rapide des convois. La topographie des lieux est, d'ailleurs, aussi peu favorable aux mouvements des ennemis qu'à ceux des Alliés. Nous gardons cependant sur l'adversaire cette précieuse supériorité : que les déplacements de notre artillerie ont été conditionnés avec une parfaite méthode et que, dès les premiers jours, tout a été prévu pour le constant approvisionnement des lignes avancées, tant pour les troupes françaises que britanniques.